

le 14^e villag

été 1979
SPECIAL
24 PAGES
5 francs

LE JOURNAL REALISE PAR QUELQUES HABITANTS DU 14^e ARRONDISSEMENT

le Tour de France



Jean Robic, le jour de sa victoire dans le Tour...

de Jean Robic

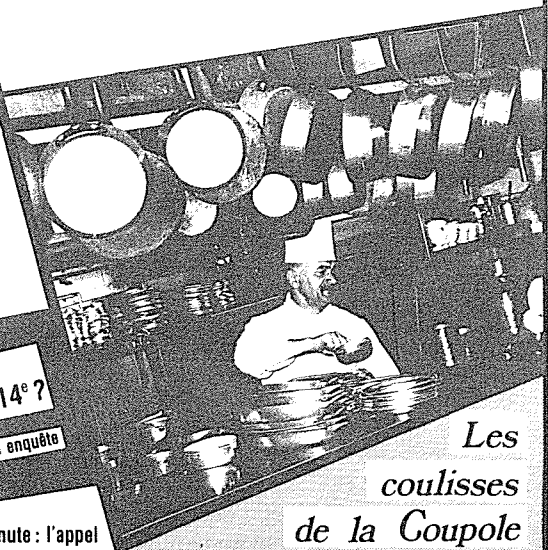
Lire pages 3 et 4

dossier:

derrière les murs de L'ÉCOLE

comment vivent vos enfants ?

Lire pages 15 à 21



Les coulisses de la Coupole

Lire pages 8 et 9

LA LOI VEIL SUR L'AVORTEMENT: comment est-elle appliquée dans le 14^e ?

Lire pages 10 et 11 notre enquête

Dernière minute : l'appel aux ravisseurs de la rue Jonquoy - Lire page 24.

Les fougères de la rue Vercin

Villa Deshayes ...

D'abord la rue qui est petite est comme taillée pour les enfants ; ceux-ci prennent possession des lieux pour jouer au football pour dire qu'il n'y a pas beaucoup de circulation. Et puis, quand tu vas chez nous, il te faut aller jusqu'au bout de la rue. C'est un chemin piétonnier ? Tu es le choeur. D'un côté les voitures sont garées, de l'autre côté que tu vois la place de marcher sur « leur trottoir », ainsi les autos ont leur espace limité et réservé. Elles te laissent quand même la place pour pénétrer dans les maisons. Et toi, quand tu es à pied, tu es le choeur, entre l'autre trottoir ou la route elle-même. Ce n'est pas vraiment une route, car elle est pavée et si tu as un peu d'imagination, tu aperçois presque Phœbe qui pousse entre les pierres ; en plus de cela, elle est bien amusante, cette route, elle n'est ni trop pas horizontale mais inclinée en son milieu et tu as l'impression de marcher dans un rêve à cause de la courbe et de l'attention que tu prêtés aux pavés si tu ne veux pas tordre une cheville et aux croûtes de chien que tu vois toujours au dernier moment.

Dans ce cas, pourquoi ne pas prendre le trottoir ? Il a, lui, l'air d'être un trottoir sans problèmes. Oui, tout le monde le prend ce trottoir ! Le pari de la population humaine de la villa Deshayes, il est étriqué et on ne peut pas se croiser alors. Figurez de la rentrée des classes ou à l'heure des courses ménagères ; il y a des encombrements.

C'est amusant surtout lorsque tu t'approches des villas indépendantes que des ants ont osé nommer hôtels particuliers ; tu touches les branches de lierre qui tombent sur le trottoir. L'espère entre parenthèses après ne voit pas les tailles. Bred'abois tu as le choix soit de tourner ton regard sur la gâche pour admirer la maisonnette au jardinet, comme te l'a fait si bien comprendre le facteur, soit, agacé, tu jettes le trottoir et tu vois, sur les 2 CV, les chats perchés sur le capot. Enfin, tu attends le numéro 23, grille qui grince, chat qui grappe, entrée en un mystère. Dans l'escalier, pas à l'imagination, c'est le bouton est placé de telle sorte que tu oublies d'appuyer dessus en poussant la porte que tu as eu tant de mal à ouvrir.

Hélas, tu ne vas qu'au premier étage. Que trouves-tu derrière la main porte, un appartement haute ou une simple chambre. Un peu essoufflé par une ascension dans le noir, mais curieux de savoir la suite, tu continues. Soigne, on te répond. La portes-ombre, le soleil est présent. A peine es-tu entré que déjà tu es assise de l'assise. Mais le plaisir est gâché, plus de mystère - bruit de frigidaire, bruit de machine à coudre, bruit de bébé qui pleure, bruit de ville... Une voix se fait entendre : « cigarettes, Ricard ? ». Avec plaisir, tu réponds. Et tu dilues tes impressions dans le ciel parisien de l'horizon.

Les gens du cirque étaient partis depuis longtemps, la jeune écuyère en cavale baissa la tête et perdit le sourire. La nostalgique installa définitivement dans ses yeux.

Dans la rue Vercingétorix, une maison tenait encore presque au bout de la rue taillée pour cause de démolition. Et les squatters continuaient à dessiner des campanules sur ses murs.

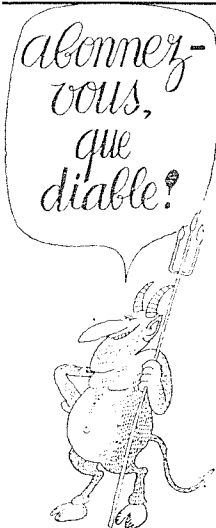
L'écuyère frappé à lunettes. De nombreux ramoneurs au chômage (ils avaient de la sue dans leur bogue à tabac pour respirer de temps en temps en souvenir)

des boutiques mélancoliques aux oreilles bourrées de coton à cause du bruit d'enter des rideaux métalliques sur les vitrines désertes. Un jeune homme à lunettes surveillait les fougères au travers des lourdes bonhommes. les bulldozers se mirent en route depuis le début de la rue.

Il s'encombraient pas les moteurs à cause des fenêtres murées. Soudain les deux chats s'agrippèrent au tuteur de la jeune écuyère. Les vibrations palpitaient les jardins transparents du jeune homme aux lunettes.

Il perdit ses lunettes et se mit à pleurer.

Annie Thomas



Rosine

VOUS ABONNER.
VOUS RE-ABONNER.
C'EST NOUS AIDER A CONTINUER

Nom, prénom
Adresse
souscrit au 14^e Village (88 rue de l'Ouest, 75014 Paris)
• un abonnement pour 12 numéros 50 F.
• un abonnement de soutien 100 F.

FAITES CONNAITRE LE JOURNAL

Pour tout abonnement, vous pouvez abonner gratuitement un ami pendant 5 numéros (cette proposition est valable deux mois).

Aimez-vous Maupassant ?

Bonjour ! L'article sur le cimetière Montparnasse, un de mes lieux de promenade favorite, était général ! Si vous aimez la littérature et plus spécialement les contes, allez donc voir Maupassant. Sa tombe se trouve dans la 26^e division, 2^e section ; vous rentrez par la rue Emile Richard et vous prenez l'avenue Thierry ; lorsque sur votre gauche, vous voyez la tombe de la famille Homeloy, vous vous engagez à gauche, entre les tombes, jusqu'à un siphon. C'est là que repose très modestement Guy de Maupassant.

Vous aimez l'art moderne ? « Le baiser » de Brancusi est caché dans un coin très reculé du cimetière, mais ça vaut la peine de chercher un peu dans la 19^e division, 2^e section, entre la rue Emile Richard et l'avenue du Nord. C'est tout au fond, contre le mur que vous découvrez cette petite sculpture grise représentant deux amoureux qui s'embrassent toujours, en plein cimetière...

Et n'oubliez pas de visiter la tombe étonnante de Mme Zou Wou Ki sculpteur. C'est par hasard que j'ai découvert cette tombe toujours fleurie où une petite sculpture en pierre lisse et rose se reflète dans la pierre lisse noire ; c'est très très beau, cette sculpture rose qui détone tellement dans la grisaille du cimetière...

Ruth

Pour être vraiment précis, on peut même ajouter que Mme Zou Wou Ki avait épousé un peintre japonais bien connu qui est installé rue Longoué, dans le 14^e.

Du rififi au cimetière

C'était par un matin singulier de décembre au cimetière Montparnasse. Les chats-pois ne cachaient plus rien que les chats couchés aux lits de céramiques peintes. Vers neuf heures un miaulement subtil, séderal.

Il s'agit de partout. Les uns sortaient des tombes ouvertes par intempéries. Les autres, des buissons de buis. Et tous, silencieux - Feil fixe, halluciné - se dirigeaient vers l'allée centrale. Ils étaient bien une centaine. Tous des chats noirs.

Silence lourd. Soudaine immobilité de l'air. Les gardiens avaient disparu sûrement réfugiés dans les guérites de surveillance. Le long tapis moiré de fourrure noire s'allongeait enroulé, ondulant dans l'allée principale.

Et tous ces yeux ligés agrandis par l'attente sans l'ombre d'un sourcillement. Quel fut le signe ? La colonne animale se mit en marche. Silence.

Comme dans les rêves. Et les yeux inébranlables s'animèrent. Ils allèrent vers le moulin dont la porte était entrouverte.

Un par un, ils entrèrent. Frolement particulier de la fourrure contre la pierre. Quand tous les chats furent introduits, je vis la porte se fermer.

Mes pas me ramènèrent jusqu'au tombeau de Beaudelaire. Au moment où les premières notes de Musset s'élevèrent, je compris immédiatement.

C'était l'ouverture de la Symphonie N°9 en ré mineur de Bruchner. Je réussis à me hisser ; j'eus tout juste le temps d'apercevoir par la fenêtre sale les gardiens à leurs instruments et l'extradmirable public aux oreilles sombres dressées - avant de retomber sur les graviers - crissement de la chute.

C'était par un matin singulier de décembre au cimetière Montparnasse.

Annie Thomas.

14^e Village

88 rue de l'Ouest
75014 PARIS

Si message urgent,
téléphoner à Didier
ou Danièle au
542 74 13

Le 14^e Village vient de fêter son deuxième anniversaire.

Le bébé ne se porte pas trop mal, merci. Il a surmonté les attaques sournoises de la rubéole, les angoisses des premières dents, les langueurs de la mouche tsé-tsé et, plus récemment, la maladie de la grosse tête. Sans oublier cette sévère crise de déshydratation qui faillit l'emporter pendant les grandes chaleurs de l'été dernier. Finalement, ses apprentissages n'auront pas été plus traumatisants que chez la plupart des nouveaux-nés de sa génération... Juste de quoi meubler, dans une vingtaine d'années, une bonne psychanalyse ! Ainsi, il sait marcher à deux

et quatre pattes et commence à parler. Pour la petite histoire, ajoutons que ses premiers mots ont été « ciseaux-scotch » ... Il avait tout compris de la censure, le petit bougre... Pendant la plus grande partie de l'été, le charmant bambin restera à Paris et craint de s'ennuyer un peu. Il vous invite donc à ses premières surbours (exaltantes, pensez... on y prépare les prochains numéros) qui ont lieu tous les 15 jours, le jeudi à 20h30, à l'Éléphant Rose, le bar du cinéma l'Entrepôt, rue Francis de Pressensé.

PROCHAINES REUNIONS : JEUDI 21 JUIN - 5 JUILLET - 19 JUILLET ... ET 6 SEPTEMBRE.

Robic le panache



JEAN ROBIC
Champion de France de Cyclo-Cross 1945-46
Champion du Monde de Cyclo-Cross 1947-48
Vainqueur du Tour de France 1947
Les merveilles de la photographie.

Le jour où, passant rue Didot, Claude m'a dit : « Tiens, tu vois le gars ... là ... c'est Jean Robic », j'ai eu du mal à le croire.

Comment ce petit bonhomme « haut comme deux roues de vélo » a-t-il pu gagner autant de courses avec autant de panache, comment a-t-il mobilisé pendant des années une telle popularité ? Robic, « Biquet » pour les fans, a aujourd'hui 58 ans.

Il nous a longuement parlé du passé, de la bicyclette, de sa vie actuelle.

Comment j'ai démarré dans le vélo ... Ben, parce que j'ai été élevé là-dedans. Mon père était marchand de cycles en Bretagne, dans le Morbihan : il avait couru un peu. Alors, comment dirais-je ... j'ai été vacciné avec un rayon. J'ai commencé à courir comme ça, j'avais 14-15 ans : c'était des courses régionales, ouvertes à tous. Au début, je faisais un kilomètre et puis j'arrêtais. Et puis, petit à petit, j'allais plus loin et, pour finir, ben, pour finir, ils me machaient plus et puis après, c'est moi qui les lâchais ... Au départ, pour bien dire pourquoi je suis monté à Paris, c'est que la guerre s'était déclarée en 1939, il n'y avait plus de courses cyclistes en Bretagne. Mais il y en avait à Paris. Mon père, il voulait pas que je monte à Paris. Alors, j'ai trouvé un truc : j'avais 19 ans, j'ai dit à mon père : « Écoute, je vais m'engager dans l'aviation ». Alors il a choisi. Et mon père, qu'étais quand même sensible et qui avait fait la guerre de 14, il a préféré que je vienne courir plutôt que de m'engager dans l'aviation.

J'ai démonté mon bouyou avec les dents
Je me suis présenté à un club, à Issy-les-Moulineaux. J'avais un palmarès, comme quoi j'avais gagné une trentaine de courses en Bretagne. Seulement, pour un club de Parisiens, ça ne prouvait rien. Ils m'ont mis à l'épreuve dans des courses de classement en trois épreuves, et ils donnaient une bicyclette aux trois meilleurs. « Écoutez, Monsieur Robic, qu'ils m'ont dit, si vous voulez un vélo de course, va falloir montrer que vous marchez ». J'ai participé à la première course, c'était en février 40. J'ai commencé à convaincre quand même puisque que j'ai arrivé tout seul ; j'avais lâché tous mes adversaires. Ils se sont dit après : « Ben, il nous bluff pas tellement, au fond, c'est un peu vrai qu'il a gagné des courses ».

La deuxième épreuve, le dimanche d'après, j'allais rééditer mon exploit, j'étais tout seul en tête. Et puis j'ai crevé et comme il faisait -15°, j'avais les mains gourdies. Je ne pouvais pas démonter mon bouyou, je l'ai démonté avec les dents : mais, pendant ce temps-là, j'ai été dépassé par une grosse partie des autres. Mais je suis revenu et, en haut de Chateaufort, j'étais à nouveau dans le groupe de tête et j'allais certainement gagner. J'ai crevé une deuxième fois ; alors là, je suis resté en panne de bouyou et les dirigeants m'avaient bel et bien abandonné sur la route.
Ben, le troisième dimanche, je me suis présenté au

départ. Le Président du club, il m'a dit : « Non, Monsieur Robic, écoutez, non, on a compris ». Ils m'ont pas laissé disputer la troisième, ils m'ont dit : « Non, vous êtes trop forts pour nous, Monsieur Robic ». Et ils m'ont donné un vélo.

Et puis, ce fut l'exode ... Mon vélo m'a permis de repartir en Bretagne avec une mezzanine. On n'avait pas de porte-bagages. J'avais deux valises, une devant, sur le ventre, une derrière, sur le dos, attachées avec des bouyou et j'ai fait mes 480 kilomètres, comme ça. J'ai mis 4 jours ... parce qu'il fallait attendre ma tante en haut des côtes. On a été mitraillés, bombardés, à l'entrée de Chartres, par l'aviation italienne qui nous avait déclaré la guerre au dernier moment et qui prenait les routes nationales en en-

partir des cycles « Genial Luciter » est venu me voir pour me proposer de passer professionnel. Il m'a offert 500 F, par mois payés six mois de l'année. Avant, ce que je gagnais, c'était les primes à l'arrivée, c'était un guidon ou un bouyou. Il fallait travailler à côté.

1942. C'est aussi l'année où il est requis par les Allemands pour le S.T.O., le service du travail obligatoire. C'était pour « faire de la terrasse », comme il dit.

Je suis allé voir un docteur, je me souviens, c'était à l'Allemagne. C'était un Juif, il était persécuté par les Allemands. Alors, il m'a fait boire un truc, dans un verre, et puis il m'a fait une radio des poumons. Et sur la radio, il y avait des tâches sur les poumons : il m'a donc déclaré inapte au travail, moi, je suis persuadé que les tâches aux poumons, c'était à cause du truc qu'il m'a fait boire. Là-dessus, il y a eu le championnat de France, à Saint-Gaudens ; j'y suis allé et en rentrant à Paris, j'ai trouvé une lettre des Allemands, voyez, avec une croix gammée dessus ; je l'ai encore, cette lettre. Ils me disaient : « Monsieur, vous avez été déclaré inapte au travail et nous apprécions par les journaux que vous participiez à des courses cyclistes de grande envergure ... ». J'y ai été avec mes radios et je leur ai dit : « Je suis malade, voyez. Les épreuves cyclistes, c'est bien beau, mais si j'ai fait ma vie de vingt ans, ça me regarde, ça. Sairez quel j'abrege ma vie, mais c'est mon vice ... »
Alors, ils m'ont rien dit, ils m'ont laissé partir.

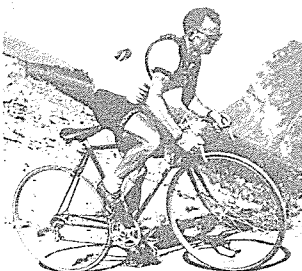
La bénédiction du pape, Jean-Paul II ...

« Finalement, il a bien fallu la faire, la terrasse ». Mais on pouvait parfois s'arranger. Et Robic, roubillard, s'arrange. Il se fait envoyer chaque semaine par sa mère des colis de 3 kg de saucisses, de beurre, etc ... qu'il revient au noir, au maximum - à Karl, le militaire qui surveille le chantier. Moyennant quoi il est dispensé de travailler et vient quand même toucher sa paie à la fin de la semaine. Ça lui plait bien ce souvenir : payé par les Allemands à ne rien faire ! Jusqu'à un jour où Karl a les yeux plus gros que le ventre.

Il a plus voulu 3 kg, mais 5, et que je travaillais à jour sur deux. Alors j'ai dit non, stop ! Ah, j'aime mieux vous dire que j'ai dû changer d'adresse, j'ai été recherché partout. En tout, j'ai changé 23 fois d'adresse. Mais le dimanche, je courais. Ils auraient pu me choper au départ de une course ... mais je ne suis pas, ils ne sont jamais venus.

J'étais dans la Résistance, un petit groupe. On était dans une espèce de château à Saint-Martin du Tertre. On maniait les mitrailleuses, on faisait de l'entraînement pour aller au maquis, on donnait des instructions à ceux qui allaient dans la nature. J'étais un genre d'estafette, j'étais cycliste et j'allais porter des plis, donner des renseignements. C'était un peu, comment dirais-je, un genre d'espionnage.

D'ailleurs, on m'a décoré. Et je suis encore en avoir des médailles. Je vais en avoir une, même, par Jean-Paul II, le pape ... Oui, le 2 septembre ... Oui, parce que récemment le président de la Fédération des combattants s'est trouvé aller en halte. Il se sent retrouvés avec des cardinaux, forcément. Et comme dans le fond, vous savez que les Polonais,



Biquet en plein effort, solitaire ...

filades et tac-tac-tac ... Ils tuaient tous les civils, puisqu'il y avait plus de militaires ... Juste un par-ci, par-là. Je dis pas que j'avais eu peur, mais il y a eu sans doute un bouleversement dans le sang qui m'a donné une crise de furonculose. C'était certainement les bombardements qui m'avaient fait cailler le sang.

La bicyclette, c'est mon vice. Robic passe professionnel en 42. Ce fut à la fin d'une course folle, avec le bouyou à moitié déjanté et une hernie grosse comme un œuf de pigeon sur la chambre. Dans ce Paris-Caen, il y avait aussi Bonaventure qui demeurait rue de l'Ouest, tandis que lui, Robic, habitait chez une cousine, rue de Rيدر.

A la fin de la course, Monsieur Evraud, directeur

SERRURERIE
J.P. CHEVALLIER

Spécialiste
super-blindage MUEL

- Pose de serrure haut et bas
- Partit de 1.800 F
- Pose de serrures et verrous
- Dépannage rapide

64 RUE RAYMOND LOSSERAND - TEL. 542.36.00

ils étaient aussi dans la résistance, ils étaient persécutés par les Allemands, eh bien, il y a une association « franco-anglais-polonaise ».

Alors le Pape qu'est Polonais, vous savez, il me donne un grand diplôme de bénédiction. Ça, où, je vais le faire encadrer !

Et le petit breton devint le grand « Biquet » ...

1944 : La Libération. C'est le début des choses sérieuses, question vélo. Les grands classiques reprennent. Et commence pour Robic la série des succès : 1945, champion de France de cyclo-cross ; 1947 : la victoire dans le premier Tour de France de l'après-guerre à l'issue d'une dernière étape époustouflante (Caen-Pérou) où il plante là tous ses rivaux du moment (Brambilla, Flacheneiter et le grand Vietto) et va gagner au Parc des Princes avec une bonne dizaine de minutes d'avance ... Celui que les journaux de l'époque appelaient le « rapide petit Breton » et dont les foules allaient faire le mythe « Biquet », n'a pas fini d'étonner son monde : trois fois champion du Monde de cyclo-cross et puis les Tours de France jusqu'en 1961, souvent premier Français ou obligé d'abandonner ...

Parce que ces victoires sont ponctuées par une ahurissante série de chutes ou d'accidents. Robic précise tout de suite : « Des chutes, j'en ai faites, mais toujours provoquées par un autre ».

1944 : fracture du crâne dans Paris-Roubaix, qu'il termine quand même ! 1946 : encore dans Paris-Roubaix, traumatisme crânien ; 1953 : cinq vertèbres en l'air dans le Tour de France ; 1954 : fracture à l'omoplate, 1955 : la même omoplate ; 1956 : fracture de la jambe. J'en passe. Mais les petits bobos, on s'en remet quand on s'appelle Robic, Tenez, dans la « France de France », de 1946 (Bordeaux/Grenoble), il est complètement « cuit » à la fin de la première étape ...

J'entendais les gens autour de moi dire « Robic, c'est fou ! ». Le lendemain, il fallait monter l'Aubisque. Eh bien, en haut de l'Aubisque, premier, Robic ! J'ai récupéré. Et puis, j'ai eu une hémarragie nasale, j'étais plein de sang partout. Je me suis arrêté au bord de la route. On était entrés dans une espèce d'auberge, un restaurant routier, il y avait du monde, des camions, tout ça. Je me rappelle, mon directeur sportif, Monsieur Evard, il a demandé une grande bassine en cuivre, avec de l'eau dedans, du gros sel et puis j'ai plongé la tête dedans jusqu'à ce que ça s'arrête. C'était encore une l'arrivée, au moins 80 kilomètres. Et puis, quand ça s'est passé un peu, j'ai réclamé mon vélo ... Ils l'avaient déjà mis dans la voiture ... J'ai repris mon vélo et je suis reparti à la poursuite ... J'ai repris, j'ai repris, j'ai repris, j'en ai rattrapé, j'en ai rattrapé ... J'ai voulu, j'en ai doublé tout barbouillé de sang. Les autres coureurs, ils n'en revenaient pas. Je me souviens, j'avais un maillot blanc en tout, rouge en bas. A l'arrivée, il était tout rouge ! Puis j'ai été obligé d'abandonner, après une chute dans le Galibier, j'avais cassé ma poignée de frein, j'avais plus de frein. J'ai descendu le Télégraphe avec le pied sur la roue - mais pour le climo, c'était pas possible ...

Comme dit sa seconde femme, Suzanne : « C'est vrai, les Bretons, ils ont la tête dure ... Mais il y avait en plus, chez Robic, une sorte de folie du vélo, de la course, une rage de vaincre, une hargne presque à une époque où il n'y avait pas d'assistance technique, pas de voiture suiveuse, là, à deux mètres pour vous lancer le vélo de rechange en cas de crevaison.

On était plus courageux ... et moins payés

... Les écarts, ah, les écarts ... Ils étaient bien plus grands à cette époque-là. D'autant que les routes étaient pas belles. On montait des cols, mais les routes étaient souvent en terre, ça avait les sauts, les derniers kilomètres. Et pourtant, il y a été constaté qu'on montait aussi vite, et même plus vite que maintenant. Seulement, automatiquement, on descendait moins vite. Merckx, il en a fait des écarts, mais pas terribles. On descendait dans le fond, moins il y a d'obstacles, plus les écarts sont réduits. Regardez, quand j'ai gagné le cyclo-cross de Montmirail, « le tour de la Butte », il fallait monter les marches à cheval tout et, il y avait six tours ; on arrivait à prendre un tour avancé. Alors évidemment, si on avait pris le machin ... là ... le téléphone pour monter, on serait arrivés à dix ou vingt ensembles !

Oh ... Je ne vais pas dire « de mon temps » parce que ça, c'est du classique, on entend toujours dire : « oui ... d'un temps ». Mais voyez, à ce moment-là, tout le monde était un peu individuel. Quand tu criais « j'ai crevé, attends-moi », eh bien, les gens, il n'entendait pas, il voulait pas entendre. Mais maintenant, un coureur d'une équipe, s'il veut pas entendre, il a un ballon. C'est pas le coureur qui donne les ordres maintenant, c'est le directeur sportif. Et puis, le vélo paraissait tellement meilleur, c'est vrai ... On était plus courageux, tout simplement ... et moins payés. L'argent à gagner était sous la ban-

derolle, il n'était pas au départ. Comprenez. Tandis qu'aujourd'hui, le coureur cycliste qu'à un bon mois, qu'à un fixe, un contrat de 10, 15 ou 20 millions pour son année, il peut avoir des équipiers ; et puis, avec un fixe au départ, il n'est pas nécessaire d'aller sous la banderolle pour récolter 200.000 balles. C'est la gloire, ça, c'est tout.

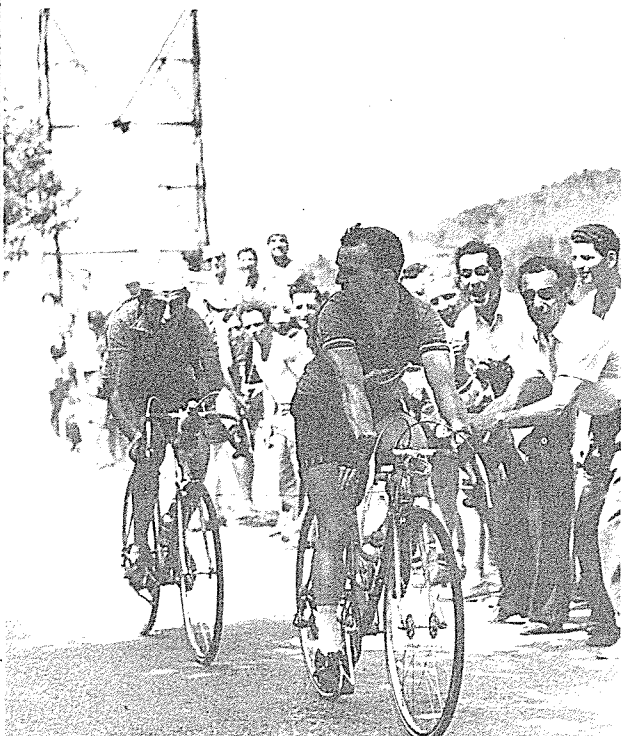
Le public aussi a changé. Il est moins fanatique, il s'intéresse moins. Il y a beaucoup moins de monde sur les routes par rapport à mon époque. Lorsque nous passions au sommet des cols, eh bien, les gens, ils partaient à pied la veille. Et puis, on était dans un couloir, on ne pouvait pas passer. Il y avait des milliers et des milliers de spectateurs en haut. Aujourd'hui, y'a plus d'écarts ; en trois minutes, tout est passé. Je vous dirai que moi, j'aime mieux

nez, la semaine dernière, on était encore avec Brambilla ... et Poulidor. Dans une réunion comme ça, Brambilla, il voulait me charrier. Pour courir, j'ai toujours des vieilles bretelles toutes effilochées ; alors Brambilla, il les a prises et il a dit « Regardez les bretelles de Robic », il est monté sur une table et il les a mises aux enchères ... Ça a rapporté gros, 2.500 F ... C'est un admirateur qui les a achetées ... J'ai laissé l'argent au club.

« Au fond, Robic, il s'est pas tellement recyclé ... »

Pas très sensible aux apparences, non plus. Robic. Son image de marque, il s'en moque un peu. Et sa « réinvention », elle lui convient, à lui, même si elle a fait jaser les gens.

Robic bar à Fozz. Copie du communiqué de presse de Ténage



« Pour gagner une course, on dit la chance ... la chance. Mais la chance, ça n'existe pas. C'est la malchance des autres ».

regarder le Tour de France à la télévision que d'aller suivre une étape où on ne voit rien du tout ... juste le dernier coureur et la voiture-balai !

Et cette année, le Tour ? (Quand on a parié avec Robic, c'était avant le récent critérium du Dauphiné Libéré ...)

Ah, cette année, je sais pas ... Si Zentemmel conserve sa condition, il sera dur à battre. Hinault ... oui, c'est le grand espoir de la France.

Mais, dans le fond, Robic ne veut pas juger. Il dit « Ça a évolué, c'est tout ». Modeste et philosophe, Robic. La « grosse tête » semble ne jamais l'avoir menacé. Il préfère l'humour.

Je me rends compte maintenant qu'on se souvient encore de moi. Regardez, j'ai encore reçu une lettre d'Allemagne aujourd'hui, qui me demande un autographe et une photo. Les chasseurs d'autographes, c'est tout juste s'ils n'envoient pas leurs demandes à « Jean Robic, Paris ». Et ça arrive !

Et puis, je continue à faire du vélo. Je cours presque tous les dimanches. Je fais les critériums ... des anciens glorieux ». On se retrouve, les anciens. Te-

Marié « avec la fille du restaurant, 45 avenue du Maine », il s'installe à son compte un peu plus loin, au 61, en janvier 1958. Ça s'appelle, et ça s'appelle toujours « Chez Jean Robic », mais depuis qu'il a mis en gérance, il y a quelques années, ça s'est transformé en pizzeria. Et puis, il a fait de tout un peu, au gré des « coups », de son humeur, de son sens du spectacle : des rallyes automobiles, des arbitrages de matches de catch ... Il y a un mois, il était à Lyon pour animer un championnat de pétanque. Il y a trois mois, il faisait une promotion de vente de vélos pour un supermarché : en dix jours, il en a vendu 350 ... C'étaient des vélos « Eddy Merckx » ! Enfin, depuis deux ans, il est conseiller technique dans une entreprise de démolition.

Alors quoi, parce qu'on s'appelle Robic, on n'aurait pas le droit de faire des trucs comme ça. Moi, si ça me plaît d'être bien habillé, si ça me plaît de ne pas être bien habillé, c'est mon affaire. Je vais vous dire une chose. J'avais une amie, je dînais souvent avec elle. Y'avait un marchand de plats cuisinés, là, rue Didot, juste à côté. Bon, moi

ALESIA: LES PLACES SONT CHERES

Il est prévu de construire un parking de 400 places, avenue du Maine près de la place Victor Basch (place d'Alésia). Il sera nécessaire d'abattre des arbres de l'avenue. La Commission d'Arondissement a donné un avis favorable à cette construction en raison du manque de parkings dans cette zone du 14^e. Nous avons demandé son avis à Jean MACHERAS, qui est adhérent d'une association d'usagers du transport.

14^e Village - Tu es opposé à la construction d'un parking de la place d'Alésia, pourquoi? Il faut bien reconnaître que l'on ne sait plus où mettre les voitures... Jean MACHERAS - Les 160 parkings qui existent sur Paris n'ont en rien résolu les problèmes de leur environnement immédiat. Il n'y a pas un seul parking qui améliore la circulation ou fait diminuer le nombre de voitures venotieuses.

Le point de vue de beaucoup d'associations parisiennes des usagers du transport et de défense de l'environnement est le suivant :

1. Il ne faut plus construire dans Paris de parkings rotatifs, c'est à dire autres que résidentiels, car ils ne résolvent rien et aspirent de nouvelles voitures dans Paris.
2. Si on construit des parkings souterrains, il faut qu'ils soient résidentiels, il faut que pour chaque place construite en parking on libère une place en surface pour l'affecter aux transports en commun.
3. Enfin, chaque construction doit être soumise à une étude générale du secteur en vue de la rendre plus vivable pour les habitants en tant que piétons.

14^e Village - Peut-être faut-il multiplier les parkings en périphérie comme le parking de la porte d'Orléans afin d'inciter les automobilistes à utiliser les transports en commun dans Paris? J.M. - Le parking de la porte d'Orléans ne marche pas très bien. Les parkings-déstockage doivent être construits plus loin des portes de Paris et près des gares.

14^e Village - Il y a beaucoup d'encombres place d'Alésia, la rue d'Alésia est souvent constipée et le bus 62 n'avance pas. Que proposez-tu comme remède? J.M. - Des mesures faites il y deux ans ont montré que la place d'Alésia était la place la plus polluée de Paris, avant la place de la Concorde. Toute mesure qui diminuerait le nombre de voitures dans ce secteur sera la bienvenue. Exemple : interdiction d'accéder à la rue d'Alésia par cette place (interdiction également d'y accéder par d'autres rues dans le 14^e et le 15^e).

Pour le problème de la rue d'Alésia, un comité du bus 62 a été créé afin de faire pression sur la RATP et la Préfecture. Nous avons réfléchi à plusieurs solutions :

- Interdire la rue d'Alésia aux voitures? ce n'est pas possible, c'est un axe commercial.
- Créer un couloir central au milieu pour les bus? On ne peut en créer qu'un seul, cela les oblige à déboîter, ce n'est pas très pratique.
- La bonne solution consiste à transformer cette voie en simple voie de desserte pour les riverains et les commerçants ainsi que pour les transports en commun, mais il faut dissuader le transit automobile à travers ce grand axe : c'est lui qui crée l'asphyxie. Ce trafic doit se reporter sur le boulevard périphérique.

14^e Village - Le périphérique est déjà saturé. J.M. - Oui je sais, mais tout est saturé. Il n'y a pas de solution miracle qui puisse rendre le transit automobile le même si on fait des autoroutes comme à Los Angeles, cela ne marchera pas. Les automobilistes, s'ils veulent utiliser leur voiture, doivent accepter le roulement et de laisser la place aux transports en commun. Ainsi, il faudrait interdire l'accès de la rue d'Alésia aux voitures particulières à

partir de certains grands axes tels que la place d'Alésia et différentes rues dans le 14^e et le 15^e. L'accès serait autorisé à partir de certaines voies secondaires. La rue d'Alésia devrait être contournée et se servirait plus de voie de transit, les autobus pourraient se succéder à un rythme élevé. Cette solution a déjà fait ses preuves dans plusieurs villes européennes.

14^e Village - En fait tu ne proposes pas de faciliter la circulation des voitures individuelles, mais au contraire de les ralentir? J.M. - Il faut bien voir que Paris est comme une place qu'on peut parer avec deux millions de voitures, alors qu'elle peut en contenir au maximum un million, si l'on inclut les 150.000 qui stationnent en infraction. Les autres sont maintenues en réserve en banlieue. La priorité des priorités n'est pas de faire des parkings, de nouvelles files de circulation ni des feux synchronisés ; ce sont là des gadgets. Ce qu'il faut, c'est une véritable solution de rechange : rendre les transports en commun attractifs, pour cela, il y a deux mesures prioritaires :

- Priorité totale à l'autobus tout le long de son parcours par des couloirs réservés et surtout par un double couloir central (ce qui est plus astucieux). Lorsqu'il ne peut y avoir de couloir réservé aux bus dans les rues étroites, il faut réserver la rue aux transports en commun, aux résidents, aux cyclistes et aux piétons.
- Les autobus doivent fonctionner comme un mètre de surface, 7 jours sur 7, avec un très grand fréquence.



La place d'Alésia à 6 heures du soir

14^e Village - Au fait comment te déplaces-tu? J.M. - Je n'ai plus de voiture, l'en loue pour les vacances. A Paris, les taxis me reviennent moins chers (le taxi serait plus polluant si on était assis en taxis de l'Essence). J'aimerais peut-être prendre le vélo, mais c'est trop dangereux et trop fatiguant car on est toujours obligé de s'arrêter toutes les 30 secondes.

des voitures, j'en ai toujours eues, j'en ai même souvent eu une demi-douzaine presque à la fois. Cette amie, je disais souvent avec elle : elle allait chercher ses plats cuisinés à côté. Et puis, un soir, elle revient et elle me dit : « Tu sais pas ce que j'ai appris : je suis allée chercher mes plats cuisinés à côté et j'ai demandé qu'ils me donnent un supplément parce que j'avais un invité de dernière heure ». Alors, les autres, les commerçants, ils lui disent : « C'est Robie? ». Alors elle : « Ben oui, pour-quoi? ». « Ah, qu'ils lui disent, c'est y pas malheureux, ce pauvre Robie, qu'avait son restaurant dans le temps, maintenant, il a plus rien, vous vous rendez compte... On le voit, des fois, où il marche à pied, où il prend son vélo, il roule même plus en voiture... Voyez les bêstes mes. Alors, on n'a pas le droit de se promener en vélo... C'est vraiment ridicule.

D'ailleurs, je vais vous dire une chose, le tort que je me suis fait, très grand tort, c'est quand j'ai quitté mon restaurant, j'ai voulu me venger du public, des gens qui vous jugent selon votre habit, vos trucs, vos machins, selon avec qui vous sortez. Comme j'étais copain avec Gaby, Gaby du Tegada, savez aux invalides, le dîner spectacle, j'allais là-bas, j'y allais en vélo. Il m'arrivait d'en profiter : j'emmenais une copine ou un copain et puis je me mettais au bar et je lui disais, assez fort pour qu'on m'entende : « Ah... C'est pas marquant... J'sais même pas où dormir ce soir... J'en sais rien... ai même pas bouilli, et il est une heure du matin... ». Alors, c'était rare, c'était très rare si ça réussissait pas. Y'avait une bonne femme qui disait à son mari : « Tu le rends compte, il sait pas où dormir, il a pas mangé... Si on l'invitait à la maison... Et ça marchait ! Et puis, à 7 heures du matin, lui, il partait, et la bonne femme venait m'apporter le café au lit... puis, je m'en occupais... Ah, c'est délicat de dire ça parce qu'il y en a à qui vont s'en souvenir que j'ai dormi chez eux...

Moi, j'me suis comme ça

Pourquoi je retravaille? Parce que je m'emmerde. Je suis retombé par hasard sur Letendre, un jour, un ancien coureur, Letendre, « Gégène », avec ses camions, il est démenagéur. Il avait besoin de quel-que un pour le dépanner à démonter et remonter des meubles de bureau, reconditionner les bureaux. P'tit à p'tit, j'ai dirigé des chantiers un peu partout en province, même à Pierrelatte, au truc atomique militaire. J'en ai fait aussi du montage de meubles dans la nouvelle ambassade de Russie au bord du Bois de Boulogne.

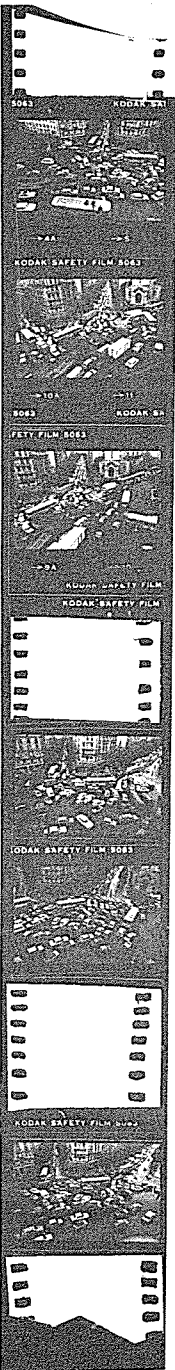
Ben, vous savez, maintenant, à l'ambassade de Russie, ils ont décidé de changer l'emblème, ils vont plus faire la matraque et la faucille... ils vont mettre un autre emblème... Il va falloir mettre un mortier... Si si... Parce qu'il paraît que ça adhère mieux aux parois!



J.M. - Robie, récemment, le long du Parc Montsouris. La lippe coucou, il pourrait continuer pendant des heures ce petit jeu de prestidigitateur auquel il se livre avec sa cigarette : elle glisse de la bouche à la main dans un bellet stupéfiant, il la récupère sur un doigt, on la voit repasser puis disparaître un instant au creux de la main, tournée et retournée en tous sens, soulignant ici un silence, là une exclamation...

On ne peut s'empêcher de penser que la prochaine fois, il ne s'y retrouvera plus, qu'il réapparaîtra dans les mauvais sens, par inadvertance, tout au récit du jour où il avait « aligné » le grand Fausto Coppi dans le col de Tende. Eh non, il retombe toujours sur ses pattes, l'accro-bate qui descendait en vélo les marches du Sacré Cœur. ■

Interview réalisée par Claude Derrez et Gérard Courtois



3 CHEQUES POUR PAYER E. D. F.



ASTÉRIX ANTINUCLÉAIRE

PLUTÔT MODE D'EMPLOI

Dès votre prochaine facture d'électricité, mettez en œuvre vos bonnes résolutions.

UN

Si vous avez opté pour un prélèvement automatique EDF, sursprimez-le. Sinon, passez au point deux.

DEUX

À réception de votre facture, payez par chèque (banque ou CCP) une première fraction du montant que vous devez à EDF. Annulez par d'annuler, au dos de chaque chèque, votre numéro de référence EDF (il figure sur le titre universel de paiement que vous recevez).

TROIS

Si vous êtes en retard, vous pouvez toujours envoyer en même temps une petite lettre à votre centre de distribution EDF, en expliquant le pourquoi de votre action. Précisons : le chèque lui est envoyé à l'adresse figurant sur le titre universel de paiement.

tr. universel de paiement.

QUATRE

Il est beaucoup plus amusant d'envoyer séparément les trois chèques. Donc, le lendemain ou un autre jour, payez une autre fraction du montant de la facture, avec toujours votre numéro de référence EDF au dos du chèque. Si toutefois l'épousement vous guette, vous pouvez mettre vos 3 chèques dans le même enveloppe.

CINQ

Le surlendemain, ou un autre jour, payez la dernière fraction que vous devez, selon le même procédé.

SIX

Mais personne ne vous empêche de faire plus de trois chèques.

SEPT

N'oubliez pas de recommencer la prochaine fois. En attendant, vous êtes tranquille pour deux à trois mois, suivant le cas. Surtout.

Les petits reporters du 14^e Village ont rencontré Paul, militant anti-nucléaire, en train de coller des affiches appelant à payer les factures d'électricité en trois chèques.

Après l'accident de la centrale nucléaire d'Harrisburg aux Etats-Unis, et le sondage qui montre que plus de 60 % des Français sont encore favorables au nucléaire, nous lui avons demandé de faire le point sur la lutte anti-nucléaire à Paris.

— 14^e V. : Mais vous, antinucléaires, êtes maintenant minoritaires.

Paul: Mais les pronucléaires sont indifférents alors que nous, on est carrément méchant... puisqu'on fait les chèques !

— 14^e V. : Ça ne vous gêne pas de rester minoritaires ?

Paul: Si, mais les choses ne sont pas si simples et peuvent évoluer : si 60% des français ne sont pas favorables à un arrêt du programme nucléaire, 80% sont partisans d'un débat suivi d'un référendum. Il y a probablement d'autres interprétations mais je propose la suivante : le nucléaire est trahi par la majorité des gens mais les arguments du pour et de l'EDF... « on ne peut s'en passer avec la crise qu'on connaît »... ont porté ; et d'autre part la tactique sinécure des écologistes et leurs partidarmonales écologistes n'ont pas le meilleur effet ; si bien que pour des raisons tout-à-fait différentes, la majorité des gens ont une confiance très modérée à la fois dans les écologistes et dans les pouvoirs publics.

— 14^e V. : Où en est la lutte antinucléaire depuis Harrisburg ?

Paul: Il faut reconnaître qu'elle était au creux de la vague pendant l'hiver. Les militants parisiens se sont un peu réveillés au moment de l'ouverture de l'enquête d'utilité publique sur le projet de centrale nucléaire à Nogent-sur-Seine, premier projet concernant directement leur région.

Is ont alors lancé notamment la campagne « 3 chèques », mais c'est vrai que l'accident d'Harrisburg a donné un sérieux coup de pouce à la mobilisation...

— 14^e V. : La campagne des trois chèques va arrêter le programme nucléaire ?

Paul: Non, mais... Alors c'est pour se donner bonne conscience ?

Paul: Non plus, je crois que c'est une campagne utile : d'une part il y a l'aspect geste de mauvaise humeur qui, s'il est fait par 1 ou 2% des abonnés d'un quartier, peut représenter une certaine pagaille au niveau du service-trésorerie de l'EDF ; c'est vrai que l'EDF peut trouver la parade qui réduira ou annulera la gêne, mais alors on inventera autre chose. Ce qui est plus important à mon avis c'est l'aspect psychologique de cette action : c'est un acte de défiance et l'EDF n'aime pas ça ; il réagit en esprit de « service public » dans cette société nationale, bien plus développée qu'à la SNCF ou aux PTT, et la direction y tient ; les employés travaillent mieux quand ils ont le senti-

ment d'être « utiles » ; d'ailleurs la campagne publicitaire ridicule d'y a un mois « EDF : DES HOMMES AU SERVICE DES HOMMES » était destinée à ramener la cote de l'EDF dans l'opinion publique ; n'est-ce pas d'instinct quand même une société qui dispose d'un monopole et qui fait de la pub ! On peut reprocher ça de la campagne de publicité pour la police d'il y a quelques années.

— 14^e V. : Et il vous faudra le gagner ce référendum ?

Paul: Avant il faut l'imposer ; il faut renouveler l'information ; le fait renouveler l'information « évoue » notre langage pas mal ; des sociologues ont demandé aux gens « comment le nucléaire en France est-il choisis de société », ça évoque rien du tout. Il faut trouver un langage intermédiaire ; dire par exemple que l'académie des sciences des USA prévoit 200 réacteurs d'un nucléaire d'ici l'an 2.000 et ceci sans accident dépassant en gravité celui de Harrisburg, dire qu'un seul accident grave peut doubler ou tripler ce chiffre et qu'il en sera de même en France où les centrales seront moins nombreuses qu'aux USA mais bien plus proches des agglomérations.

Il faut dire qu'on peut se passer du nucléaire sans tomber dans la misère, mais être honnête et expliquer que le choix antinucléaire modifiera notre mode de vie, qu'il faudra peut-être renoncer aux gadgets énergivores (télévision, vertétable...) et réduire d'autres usages (voiture, avion...)

Enfin, le plus important c'est imposer le référendum ; il y a quelques idées dans l'air mais il faudra beaucoup innover ; les trois chèques c'est une idée mais à nous d'en trouver d'autres ; certains pensaient organiser un boycott des banques qui prêtent le plus à EDF, or il paraît qu'elles prêtent toutes autant à EDF, mais on va quand-même étudier le problème ; d'autres parlaient de blocage téléphonique des centres d'EDF etc... On va lancer un concours d'idées et on retiendra les meilleures. Mais les gens improvisent comme ils voudront ; il y a beaucoup de choses à faire, entre l'impunissence et les bombes qu'on refuse ; la « guérilla douce » en quelque sorte...

— 14^e V. : Astérix est souvent rusé mais il est quelquefois violent... ?

Paul: Oui, mais nous on n'a pas de potion magique...

BIBLIOGRAPHIE - SOMMAIRE :

(partie avec Harrisburg)

● VIVRE SANS LE NUCLEAIRE

ET SANS REVENIR A LA BOUTIQUE :

Que choisir ? « Spécial énergie » par M. Bosquet

« Projet Aret », éd. Syros, sur le « groupe Bellevue »

Le nucléaire en question, éd. Entente, par P. Samet

Electronucléaire, danger, éd. du Seuil, par le GISEN

● LUTTES NON-VIOLENTES :

Une non-violence politique, par le Mouvement pour une Alternative Non-Violente.

Manuel de l'animateur social, éd. du Seuil, par S. Alinsky.

Salon de thé

« Les fiancés en folie »

Doiveurs et froid mangées
Chés de toutes provenances
glaces et sorbets à la crème et à la vanille

12 rue Francis de Pressensé 5409430

du mercredi au dimanche... jusqu'à minuit

BOUTIQUE ZEN

Céramiques, encens, vêtements.

cadre original

54 1 03 55 — 46, rue Pernety

CLAP

50 rue Raymond Losserand
Tél. : 322.30.17
vêtements, sabots, objets

caramelle

gateaux desserts

4 rue Thibaud - Paris 14^e 543 87 93

TRAVELINGUE

bijoux, imagerie
brocante, fringues,
30 rue Boulard - Tél. 320 22 79

LA BOULANGERIE

... ..

... ..

c'est le beurre des Charentes
qui donne leur bon goût aux
tartes paysannes de Monique.

Vous trouverez chez elle
le bon pain de Basile

... ..
146 rue du Château.

LES NOUVELLES BREVES DU QUARTIER



Afficheurs, attention !

La nouvelle loi réglementant l'affichage a été adoptée en première lecture par l'Assemblée Nationale le 19 avril. Ce texte scandaleux écorne singulièrement la liberté d'afficher qui fait partie, depuis un siècle (1881) des libertés fondamentales (liberté d'expression, de réunion, d'imprimerie, etc ...).

Sous prétexte de lutter contre la « pollution publicitaire » qui défigure notre beau pays, le gouvernement a en effet décidé de réglementer l'affichage commercial mais surtout — dans la foudre — d'interdire l'affichage « sauvage ». Les associations (comme V.D.I. 14), les collectifs (comme le groupe Femmes), les mouvements (comme les écologistes), les petits journaux (comme le 14^e Village) se verraient ainsi privés — si la loi est appliquée — d'un des moyens les plus importants pour se faire connaître. Sans parler de tous ceux individuellement qui utilisent les murs de la ville pour s'exprimer (petites annonces, annonces de specta-

cles, de manifestations sportives, etc ...). Sans parler non plus des partis politiques et des syndicats.

Au bout du compte, l'affichage commercial et payant pourra en toute impunité occuper seul le terrain.

Quant aux amendes, elles sont colossales : de 50 à 10.000 F. PAR AFFICHE, avec une majoration de 50 % pour alimenter les finances des communes : soit une fourchette de 75 à 15.000 F. d'amende par affiche. Ça paraît loufoque ; mais c'est vrai.

Après les suites des manifestations des 23 mars et 1^{er} mai derniers, après le renforcement des contrôles policiers dans le métro, après le vote de la loi Bonnet sur l'immigration, après les propos de Giscard sur la limitation du droit de manifestation, après les innombrables incultivations et condamnations dont fait l'objet le journal Libération — y compris l'incultivation de son rédacteur en chef, Serge July, pour « incitation au meurtre » — la loi sur l'affichage est une arme supplémentaire dont se dote le gouvernement pour appliquer une politique généralisée de surveillance politique et sociale ; une politique de répression « douce ».

Amnesty International dans le 14^e

Un groupe d'Amnesty International, le Groupe I, s'installe dans le 14^e.

Dans le cadre des objectifs fondamentaux d'Amnesty International (lutte pour la libération des prisonniers d'opinion, contre la torture et contre la peine de mort), ils occupent actuellement de faire libérer cinq prisonniers argentins, thaïlandais et bulgare dont les cas lui ont été confiés par Amnesty International. Il participe également à des actions urgentes (cas de tortures, de disparitions, de condamnations à la peine capitale), à des campagnes d'information sur de nombreux pays et sur de grands problèmes liés à notre action, comme la peine de mort. Il soutient également par sa cotisation de groupe, le travail des chercheurs qui, à Londres, constituent et vérifient les dossiers des prisonniers.

Les personnes qui désirent prendre contact avec nous, s'informer et s'inscrire à notre action peuvent écrire à Christine Poncet - 135 rue de l'Ouest, 75014 Paris.

Pour un métro sans racisme

19h30. « Station Pernety ». Des voitures banalisées ... une escouade de képis tapés dans un angle mort de la station, prêts à sauter sur l'émigré qui rentre dans l'un des nombreux foyers du quartier, sur le squatter en tenue folklorique, sur le jeune à cheveux longs.

Depuis plusieurs mois, le métro est utilisé comme un piège à immigrés — un piège à marginaux — Tout ce qui n'est pas « blanc de blanc » est arrêté, contrôlé au nom de la sécurité. Pourtant, les statistiques montrent que la criminalité et la délinquance ne sont pas plus développées chez les étrangers que chez les Français. Ce n'est pas en harcélant des travailleurs passibles aux heures de pointe que l'on réprimera au souci de sécurité des usagers et du personnel de la RATP.

D'arrière les justifications embarrassées se cache la réalité inadmissible de contrôles d'identité racistes, de véritables rafles au faciès.

Pour que cesse des contrôles systématiques de Noirs, d'Arabes et de jeunes, pour un métro parisien sans racisme, le MRAP organise une campagne pour agir et résoudre. Vous pouvez vous procurer et placer dans le métro les autocollants « étiquette verte » Mouvement Contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples - 120 rue St-Denis 75002 PARIS.

aménagement de la ZAC Guillemot (57^e épisode)



Samedi 12 mai : les représentants des associations et partis membres du collectif opposé à la rénovation table rase de la ZAC Guillemot sont allés en délégation à la Mairie du 14^e.

De gauche à droite sur la photo, vous reconnaîtrez Mme E. Avic (Député socialiste de Plaine), Jean-Louis Lambert, qui représentait la section du 14^e de la Confédération Nationale du Logement (C.N.L.), Jean-Noël Periti (Paris-Écologie), Simone Bigorgne (Association Combat-Transports) qui marque légalement le représentant du P.S.E., Jean-Paul Fortes (Président de V.D.I. 14), Françoise Emery (Comité de la rue Leobonus) derrière qui l'on aperçoit au second plan les cheveux blancs de B. Parmentier, Sénateur socialiste du 14^e, enfin Reine Franchi avec son traditionnel petit panier d'osier (Comité de défense du 50 rue Verceingtorix). Ils ont exposé et expliqué leurs positions au Commissaire enquêteur et lui ont remis les pétitions qu'il ont fait circuler pendant plusieurs semaines dans le quartier (voir le Village d'avril). Environ 2.000 signatures ont été recueillies. C'est le 18 juin prochain que le Commissaire enquêteur rendra publiques les conclusions de son rapport.

« La Liberté s'use si l'on ne s'en sert pas »

Le sport dans le 14^e : une politique d'astuces

Le 17 mars dernier, à la mairie du 14^e, M. de la Malène faisait un exposé sur « les équipements sportifs dans le 14^e ».

D'entrée de jeu, M. de la Malène a précisé les nouvelles orientations municipales, valables pour l'ensemble de la capitale : « non augmentation des subventions de fonctionnement, mais la priorité sera donnée au sport ».

Ceci dit, il faut bien comprendre la situation ; et M. de la Malène énumère les ar-

guments susceptibles de justifier l'inertie de la politique sportive de la Mairie dans les quartiers parisiens, et notamment dans le 14^e. Ainsi, « Paris est la ville la plus dense avec Tokyo, d'où le problème des terrains libres, et sur ceux-ci concurrence avec les hôpitaux, l'Éducation Nationale, les espaces verts, etc ... ». Et puis, « la société se transforme et les goûts changent ... On nous demande des constructions basses et des espaces verts ... De même, certains sports ne font plus recette (la natation adulte, le patin à glace ...) et de nouvelles modes apparaissent ... ».

Aloors, que faire ? Eh bien, pour M. de la Malène, « à l'avenir, il faudra trouver des terrains à l'extérieur et ... développer le sport en salle ». Et il précise sa pensée d'une formule sans ambiguïté : « Les nouveaux équipements sportifs dans le 14^e ne pourront se réaliser qu'à partir ... d'astuces ».

Parmi les astuces prévues : on pourrait construire des tennis sur la dalle du Réservoir de Montsouris ; M. de la Malène y tient beaucoup mais, malheureusement, la compagnie des Eaux s'y oppose.

Un nouveau gymnase est prévu sur la dalle du Sheraton en 1980. Des jeux de boules seront créés rue Verceingtorix. Enfin, le grand projet consiste à récupérer les terrains du B.T.A. mal utilisés (2 ha au coin de la rue du Château et de la rue Dido) après leur transfert. La municipale projette d'y installer un Parc des Sports prolongeant le square Sainte-Léonore.

Le reste ne pourra se réaliser qu'en récupérant des toits de garages, d'immeubles, etc ...

(suite de la page 7.)

Ces précisions (si l'on peut dire) apportées par M. de la Malène ont incité une association sportive de Plaisance (ASPRAU 14) à nous communiquer ces quelques réflexions :

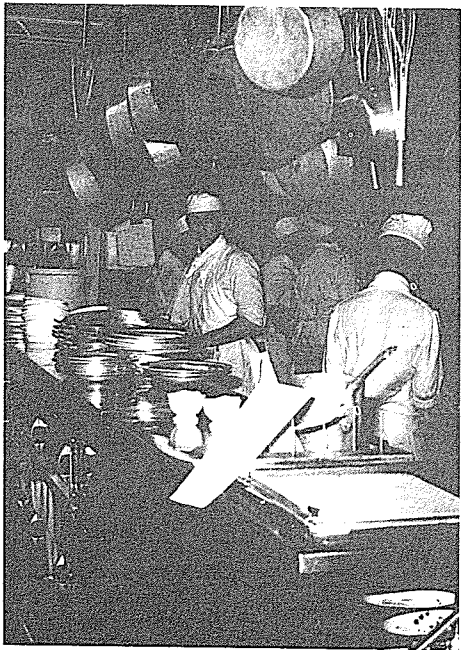
Nous avons suivi avec intérêt l'exposé de M. de la Malène et noté avec satisfaction le projet de parc des sports à Saint-Léon et l'aménagement vers de la rue Verem. Mais, une fois de plus, l'essentiel n'a pas été dit : les piscines « désertées » et les « modes qui changent » ne sont que de la poudre qu'on lance au vent du bon contributeur sédentaire.

On ne peut parler sports et loisirs sans rappeler l'aménagement du temps de transport « Les équipements sont souvent insuffisants mais mal utilisés », dit M. de la Malène. La faute à qui ? Quelles sont les nocturnes en piscine offertes au travailleur qui rentre

après 18 heures ? Quelle est la vendue ou la coiffure qui va taper dans un balcon après 8 heures de travail et une heure de transports ?

En ce qui concerne les équipements nouveaux à créer, la solution ne nous semble pas résider dans « l'astuce », mais plutôt dans l'acceptation d'un plan de circulation automobile cohérent. Les espaces disponibles pour les loisirs manquent dans le 14^e. Il faut refaire la ceinture verte ; il faut rendre les boulevards des Maréchaux aux piétons, aux sportifs, aux enfants, à la promenade à pied ou à vélo — une voie claut révisée aux transports en commun et aux vélos à certaines heures. Les voitures prendront le périphérique (couvert partout où cela sera possible). La reconquête des boulevards extérieurs et des rues situées le long du périphérique permettra de réduire entre eux tous ces petits squares actuellement bruyants et peu utilisés et offrira du même coup l'espace de loisirs et de détente attendu par tous les riverains.

Les coulisses de la Coupole



PHOTOS CLAP

Les crottes de chien

En réponse à une question posée lors du débat sur le sport, M. de la Malène a apporté de remarquables précisions sur la solution envisagée à la Mairie pour résoudre le problème agaçant des crottes de chien qui pœchent les trottoirs de la capitale.

Il n'est pas question d'installer des bacs spéciaux « c'est sûr et ça sent mauvais. Non, c'est plus malin » : le ramassage des ordures ménagères dans le 14^e se fera

exclusivement en sacs plastiques. Libérant par la même 2 des 3 employés affectés à ce travail, lesquels pourront alors procéder au balayage systématique des trottoirs avec jels sous pression... ». Il fallait le trouver ?

Espérons en tout cas que ces deux employés « libérés » n'ont pas grossir, dans un deuxième temps, l'armée des chômeurs !

LE CALME Cherchons à le trouver dans le 14^e 3 ou 4 pièces calmes et claires. Téléphonez le soir au 327 02 97.

LE JOURNAL C'est la plus belle revue internationale en français. Elle s'appelle « DERAILLE MON ŒIL ». Imprimeur en Hollande, en vente à Paris, Bruxelles, Amsterdam, Angoulême, etc. Dans le 14^e, chez Brand (21 rue R. Lussierand), Virgule (99 rue de l'Ouest), Alpha (48 rue R. Lussierand). Le n° 2 coute 3,50 F. Il y a 26 pages, des croquis et surtout de très bons, on cherche toujours des correspondants, des dessinateurs, des journalistes et autres fauves. L'adresse : Deraille mon œil, Postbus 847, Harlem 2003 PIV Pays-Bas.

L'ATELIER Cherche atelier ou appartement, 14^e ou autour, même mauvais état, 40 m² minimum, en location pas cher. Tél. Dominique, 033.32.81.

LES COURS Danse cours d'anglais à personne débutante ou enfants en difficulté. Prix raisonnable. Tél. Christine, au 540 85 84.

L'APPART Urgent, couple jeune, pianiste et danseuse, cherche un appartement à louer, 2 ou 3 pièces ancien dans le quartier Pernety ou Plaisance. Tél. Eric, 606 36 81.

LE TOUBIB Le docteur Yvon Duivert (oto-rhino-laryng.) « Un habitué plus là où il habite ». Il vous prie de noter sa nouvelle adresse professionnelle : 95 av du Général Ledoux, 75014 Paris. Tél. 542 42 00 ou 542 42 04.

LE MINOLTA Vends appareil photo Minolta avec objectifs 125 et 200, plus flash et trépied. Guibert, 26 rue du Fer à Moulin 75005 Paris.

LE FRIGO A vendre, cause double emploi, frigo 52x52x107. Bon état de marche. 400 F à débattre. Tél. matin 539 96 13.

L'ÉCHANGE Echange VW minibus moteur neuf contre appartement 3 pièces petit, lover, toil. Paris Sud. Tél. Denise Krief au 237 84 62.

ENCORE LA COMPOSITION Dans le but de rentabiliser les frais de location ou de leasing d'une machine IBM composephère, je cherche à collaborer avec une personne compétente ayant une clientèle potentielle déjà existante. Téléphonez à L.V. Rigal, 539 32 48.

LES BONNES AFFAIRES A vendre un réfrigérateur « In-desti » (300 F) (environ 130 litres). Un aspirateur « Bidon aspirateur » (300 F). Et un meuble à tisser (140 m (2.000 F)). Tél. Françoise Malvaud au 542 12 62.

L'ÉCHANGE Echange 2 pièces cuisine, salle d'eau, wc, refait à neuf, dans le 14^e, lover mensuel 1.000 F (C.C.) contre 3 pièces tout confort, 14^e, 13^e, ou 15^e lover maximum 1.400 F. Tél. au 539 04 42.

LES PETITES ANNONCES DU 14^e VILLAGE SONT GRATUITES

LES BONNES AFFAIRES A vendre un réfrigérateur « In-desti » (300 F) (environ 130 litres). Un aspirateur « Bidon aspirateur » (300 F). Et un meuble à tisser (140 m (2.000 F)). Tél. Françoise Malvaud au 542 12 62.

LA TIRE Je me sépare de 3CV Citroën 1974, alors qu'elle est encore en bon état... Prix 3.000 F. N. Philippe, 707 45 75.

LE JEUNE COUPLE Jeune couple cherche deux ou trois pièces dans le 14^e. 1.000 F par mois. P. Hérabillet, 28 rue de la Sablonne, 75014 Paris.

LA COMPOSITION Si vous avez des textes à composer sur machine à écrire IBM composephère (avec justification), téléphonez à L.V. Rigal, 539 32 48.

LES VACANCES à La Faute-sur-Mer, en Vendée, maison à louer en juin et septembre. Prix intéressant (chauffage d'appoint). Tél. à Suzanne Simon, 543 61 50.

LE PING-PONG Je cherche un enfant dans le 14^e jouer au ping-pong avec mon fils. Tél. après 17h au 543 29 37.

LE STUDIO J'aimerais bien acheter un studio dans le 14^e, à l'particulier et à un prix raisonnable. Claude Girard, 14 Chantillon, 633 10 Lespesses. Tél. : (7)392 36 40.

LA BRIGOLE A mon compte depuis deux ans, et pour ne pas retourner chez un patron, je cherche chantiers en chauffage central, sanitaire et entretien. Tél. à Jean-Luc Miagat, au 542 07 10.

L'ANGLAIS Susan, américaine, francophone, professionnelle diplômée et expérimentée, donnerait cours d'anglais scolaire et de conversation. Téléphonez au 543 46 79 le matin de préférence, pour plus amples informations.

Décrire le nom de la plus prestigieuse brasserie parisienne, une grosse entreprise : la Coupole qui emploie 250 personnes et en nourrit 2 000 tous les jours.

Il est 9 heures du matin. Déserté par les noctambules, le boulevard Montparnasse n'est pas encore le haut lieu des bagueurs et traine-savates qui l'envahissent l'après-midi. Derrière la double porte vitrée, la salle, vide ou presque paraît immense. Les habitués du petit djeunier, éparpillés, solitaires, encore embués de sommeil émergent lentement. Les garçons, discrets, s'efforcent de ne pas les réveiller.

Lui, il est là, omniprésent. 81 ans mais ne les paraissant pas. Il trotte à petits pas silencieux, comme on glisse avec des patins sur les parquets criés des maisons bourgeoises, il est partout, traverse les rangs, les allées, passe de table, de desserte en desserte, attentif au moindre détail, il rectifie, corrige,

Trois tonnes de viande

Car depuis 1927, date de création, la Coupoule est devenue une institution certée, avec ses fêtes connues, ses heures de gloire, ses pages d'anthologie, mais aussi une grosse entreprise. Une grosse machine à consommer et à faire consommer.

Chaque matin, environ 3 tonnes de viandes s'entassent dans les frigos avant d'être débités, découpés, parés, cuits, grillés et servis aux clients ; chaque matin les commis de cuisine ont 500 kilos de pommes de terre à éplucher. La Coupoule ayle sans difficultés ses 200 kilos quotidiens de poisson, sans parler des milliers de bouteilles, tonneaux et fûts soigneusement couchés dans les caves qui s'étendent sous les cuisines et une partie de la salle ; sans parler non plus - en saison - des bourriches d'huîtres si prisées qu'il ne faut pas moins de 5 écaillers pour les ouvrir. Autant dire qu'être fournisseur de la Coupoule n'est pas une mince affaire : ils sont deux ou trois bouchers selon les jours, deux poissonniers, deux grossistes en fruits et légumes.

Tout cela, il est vrai, ne nous rappra pas quelques Pantagruel égaré au siècle de la diététique mais bien 2 000 personnes en moyenne, chaque jour de la semaine et onze mois sur douze, à 90 francs environ le prix moyen par repas... L'on imagine déjà des cuisines royales, de vastes entrepôts, des frigidaires géants, des alignements de fournaux comme à la parade. Et bien non ! Une douzaine de feux suffisent et l'organisation très fonctionnelle d'un espace assez réduit. Ici, près des deux petites portes qui communiquent avec la salle, les caisses ; là la plonge des verres, coupes, tasses et sous-tasses ; au centre l'arrivée du monte-charge de la cave ; à droite les bières et cafés ; derrière toutes les grillades ; à gauche l'étagère (c'est-à-dire tout le froid, hors-d'œuvres, salade, fromages et glaces) ; au fond les éplanos, les fournaux où réduisent les sauces, reviennent les viandes, mijotent les plats ; et un peu à l'écart le « garde-manger » et la pâtisserie.

Une hiérarchie soigneusement mitonnée

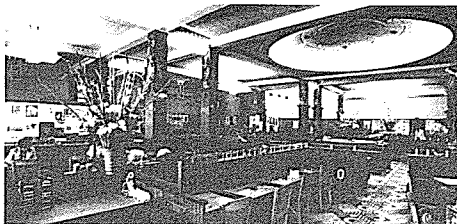
Ce que l'on imagine moins c'est qu'il faut 500 bras pour faire tourner la machine ; je veux dire 250 personnes, dont 50 pour le dancing de la Coupoule. Merveilleuse hiérarchie de grades, de tâches et de fonctions, soigneusement mitonnée, parfaitement liée... En haut, il y a les chefs. Normal. Passons sur les comptables, caissières, administrateurs - importants mais moins savou-

reux, moins exotiques. Reste quand même le pâtissier, puisque toutes les gâtèries de la Coupoule sont « maison », le vrai caviste au visage truculent, rondouillard, rubicond, plus vrai que nature, les 4 « Premiers maîtres d'hôtel » réceptionnaires qui vous accueillent et vous placent avec le cérémonial et les honneurs dus à votre rang, enfin le chef des cuisines, M. Galois, toque blanche vissée sur le crâne, qui règne en maître sur ses fournaux et sur ses troupes.

À 7 heures du matin, c'est lui qui arrive le premier... noblesse oblige. Il établit son ordre, passe une partie des commandes conjointement avec la direction, demande les qualités qu'il veut, supervise la réception, vérifie la fraîcheur des marchandises à l'arrivée, répartit le travail, met la main à la pâte quand il le faut, organise, coordonne. Vritable chef d'orchestre, c'est lui qui fait fonction d'« observateur » au moment du service : il annonce au micro les commandes qui arrivent de la salle et veille à ce que « ça sorte » de la cuisine, que ce soit prêt et cuit assez vite. Sous ses ordres, deux sous-chefs, puis les « chefs de partie » : ils sont cinq, jeunes en général (une vingtaine d'années), payés entre 3 500 et 4 500 francs par mois. L'un s'occupe des poissons, l'autre des grillades (le « grillardin », le troisième des entrémets (on hésite à l'appeler l'« entremetteur chef »), le quatrième du « garde-manger » (tâche essentielle qui consiste à réceptionner la marchandise brute et à la préparer pour qu'elle soit prête à être cuisinée), enfin le chef saucier, le premier dans la hiérarchie, celui qui est en position de passer sous-chef... Car la sauce reste évidemment la finalité de la cuisine française, elle en maintient les fastes et le prestige.

En dessous encore tout un étagement de premiers commis, deuxièmes commis, d'officiers (l'« officier verrier », l'« officier plongeur vaisselle », l'« officier plongeur batterie »), d'apprentis qui font leur CAP et de garçons de cuisine qui se forment sur le tas, sans oublier le « Commundant », celui qui a la charge de la « commune », le réfectoire des employés. Au total 76 personnes réparties en deux équipes et travaillant en temps continu, un mois le matin, un mois le soir.

Même organisation subtilement graduée pour les quelques 80 employés qui s'occupent du service : Premier maître d'hôtel réceptionnaire, Premier maître d'hôtel, chef de rang (7 à 8 tables), enfin « commis débarasseur », tous payés directement par le client puisqu'ils se répartissent quotidiennement - selon un système de points complexe - les 15 % du service qui figurent en bas de votre addition.



« Nous faisons tout nous-mêmes »

La Coupoule, c'est aussi un « style », une certaine clientèle. Ainsi beaucoup d'étrangers viennent y déjeuner ou y dîner. Mais la direction n'accepte pas en principe de travailler avec les agences de voyages, d'accueillir des cars de touristes : il faudrait faire des prix très bas, « éroder la marchandise ». Il y a également les habitués, habitués de certains plats qui viennent là précisément pour manger un curry d'agneau ou des huîtres, et habitués de certaines heures (les déjeuners d'affaires, le thé, les soupers, les déjeuners dominicaux...) La clé est significative : avant-querre la Coupoule était ouverte 24 heures sur 24. Maintenant ce n'est plus possible. « Il faudrait trier les clients à l'entrée », et cela est manifestement contraire aux principes de la maison qui préfère fermer ses portes aux heures pâles de la nuit où risqueraient d'affluer les zombis, tous les zonzards et les zigotos capables de ternir l'image de marque, le label de qualité de l'établissement. Comme le dit Jean Lafont : « Nous Coupoule, nous sommes prisonniers d'un genre d'exploitation ; c'est un genre qui plaît ; alors c'est très difficile, on hésite à changer par crainte de perdre notre clientèle ». Cela explique la relative stabilité de la carte qui est généralement bien sur les produits frais en saison, mais se doit de maintenir un certain nombre de classiques : dans un restaurant si vous n'avez pas de sole, par exemple, ce n'est pas la révolution mais presque !. Monsieur Lafont c'est clair m'a pas envie que ce soit la révolution... »

À l'époque des multinationales, des entreprises géantes, anonymes, sans visage des restaurants à la chaîne, des grillés, des snacks, des selfs, la Coupoule conserve, malgré le nombre de repas qu'elle débite, des petites allures provinciales, un peu rétro, « bien de chez nous », celles d'une aventure familiale. Comme le dit Jean Lafont, l'un des fils : « nous sommes d'une famille qui a commencé de bas, qui sait ce que l'argent vaut, ce que vaut le travail ».

« La main féminine fignolo davantage »

À la Coupoule, les employés de tous rang ne disent pas « Monsieur le Directeur », mais « Monsieur Jean ». On est en famille. Aux jours où la direction peut conseiller de bourlinguer, de naviguer, d'aller voir ailleurs comment les choses se passent. A d'autres qui préfèrent rester, s'ancre, la promotion interne permet d'espérer le lent gravissement des échelons de la hiérarchie. Ainsi l'actuel chef des cuisines a-t-il commencé comme chef de partie. Il se retrouve maintenant, à 50 ans, chef de ses « brigades », porte-parole de tous ceux qui travaillent en cuisine, chargé de la promotion de ses propres troupes. Tout cela, si l'on peut dire, baigne dans l'huile.

Et puis il ne faut pas mélanger les genres, la restauration et la politique, même si des esprits mal intentionnés voient quelque affinité entre les deux. Tous les cuisiniers sont adhérents de la Société des cuisiniers de Paris. Mais

pas question de syndicat. Les affaires se règlent en famille. Depuis cinq ans par exemple fonctionne un comité d'entreprise chargé notamment d'organiser la sortie d'été et l'arbre de Noël pour les enfants du personnel. Libéral Monsieur Jean tient à préciser les choses : « Nous n'avons pas les moyens d'une grosse société. Quand le comité d'entreprise a besoin d'argent pour quelque chose qui nous paraît intéressant, la direction suit ; par exemple le casse-croûte de la sortie d'été. D'autres appelleront ça autrement ; moi j'appelle ça une utilisation intelligente du comité ».

Dernier détail troublant enfin : très peu de femmes travaillent à la Coupoule. Vous en trouverez dans les services administratifs, ou comme caissière ; de manière plus visible au vestiaire, et à la vente des cigarettes, sans oublier la traditionnelle « dame pipe » ni la jeune femme qui trois fois par semaine vient composer les immenses bouquets de la salle. Mais le service ou la production en cuisine, les deux tâches nobles, restent le domaine réservé des hommes. Pour Monsieur Jean, « c'est un choix » : « Je ne dis pas que c'est la vocation de la femme, ajoute-t-il mais elle a quand même plus l'habitude du ménage. Tenez, par exemple, dans notre équipe de nettoyage, il y a quatre femmes et deux hommes. La main féminine fignolo davantage. Bien sûr les choses changent. On trouve maintenant des chefs de cuisine femmes avec de petites brigades. Mais dans les grandes cuisines, il y a l'autorité qui rentre en ligne de compte, et beaucoup d'autres choses. Une femme pourrait être sujette à certains chahuts... Après tout nous ne sommes que des êtres humains. Je ne crois pas que l'on puisse tellement mélanger hommes et femmes ».

la main féminine...



C'est émouvant quand même de retrouver ainsi, en plein cœur du 14^e, les traces d'une ancestrale habitude féminine qui tendait à se perdre ces derniers temps : le maniement de la serpillière... Ethnologues, attention, le 13^{ème} siècle n'est pas terminé. Il régnait encore à la Coupoule le parfum tonçose et le charme discret d'un paternalisme bon teint, sourcilieux, efficace.

Dominique Serre et Gérard Courtoux

L'entrée des cuisines



On avait voulu nous faire croire que ça y était, on avait gagné, on avait notre loi, qu'on pouvait disposer librement de nos corps et choisir nos maternités... à condition de n'être ni mineures, ni étrangères, d'avoir la chance de trouver un hôpital qui ne nous mette pas dehors, un service qui accepte de pratiquer un I.V.G. sans pressions dissuasives (faire entendre les battements du cœur du fœtus, doubler les tarifs, faire attendre les rendez-vous jusqu'au dépassement des délais...).

Bref, si nous remplissons les conditions prévues par la loi et les autres imposées par la subjectivité du corps médical, nous pouvons alors bénéficier de l'application de la loi VEIL. Mais, même ça, ça va nous être supprimé ! Nous devons agir pour ce qui croit à disposer de nous-même ne nous soit pas retiré, et qu'il s'applique dans de bien meilleures conditions qu'actuellement.



ENQUETE TELEPHONIQUE SUR LA PRATIQUE DE L'AVORTEMENT DANS LES HOPITAUX ET CLINIQUES DU 14^e, EN MARS 79.

Nous avons téléphoné dans les différents hôpitaux et cliniques du quartier en demandant un rendez-vous pour une interruption de grossesse; voici ce qu'on nous a répondu:

« Ça ne se fait pas ici »

Hôpitaux de l'Assistance Publique Beaudouelle : « téléphonez au 129.21.21 » (Port-Royal)

Broussais : « pas ici, adressez-vous à Port-Royal. Saint-Vincent de Paul, je crois qu'ils le font pas non plus ». (C'est faux)

Hôpitaux Antoine Chantin : « Vous avez Cochin qui fait ça ».

Hôpital international de l'Université de Paris : renvoie aux hôpitaux de TA.P. : Cochin, Saint-Vincent de Paul, Salpêtrière (13^e)

Saint-Joseph : « Adressez-vous à la clinique Ephémé (15^e)

Notre Dame de Bonsecours : donne un rendez-vous pour 4 jours plus tard, en insistant on apprend qu'il s'agit d'une consultation et que si l'on est toujours décidée après, on nous y donnera des adresses.

Cliniques. Sarrette : « Nous n'en faisons plus, ce sont plutôt les hôpitaux qui font ça ».

« Ici c'est possible »

Dans les cliniques : Montsouris, Orlians, Plaisance, on nous a donné un premier rendez-vous dans un délai de 4 à 5 jours. A Montsouris, ce rendez-vous était donné au cabinet privé du médecin. Aucune question ne nous a été posée sur l'âge de la grossesse et donc sur l'urgence de l'intervention.

Grande discrétion également sur les prix à Plaisance et Montsouris; « vous vertez sur place »; à Orlians, le tarif est de 600 F. L'intervention se pratiquant sous

anesthésie générale sans hospitalisation de nuit.

Pas de précision non plus sur la méthode employée, Plaisance étant la seule à offrir le choix entre anesthésie générale ou pas. Tous ces renseignements nous ont été donnés sans le moindre enthousiasme. Dans les hôpitaux : Léopold Bellan, Port Royal, Saint-Vincent de Paul, la date des dernières règles est systématiquement demandée. Nous avions indiqué un retard de règles de 10 jours, donc une grossesse récente.

Léopold Bellan convoque à une consultation le samedi matin (4 jours après) en précisant qu'il faut apporter sa carte de sécurité sociale et ses fiches de paye. A Port-Royal comme à S.V.P., le rendez-vous est plus tardif (10 jours), sans doute en fonction de l'âge de la grossesse.

Les « détails » sont donnés beaucoup plus généreusement : première consultation avec un médecin et une conseillère de planning ou une assistante sociale, qu'on revoit 8 jours après, puis hospitalisation de 24 h à Port-Royal et S.V.P., de 36 h à Léopold Bellan. Les prix : 760 F à Léopold Bellan, 661 F à Port-Royal + 110 F pour la carte de groupe sanguin et 461 F de consultation, remboursés eux par la Sécurité Sociale, 700 F à S.V.P.

Dans aucun de ces hôpitaux il n'est possible d'avoir une interruption de grossesse par aspiration sans anesthésie générale, l'idée-même fait hurler d'horreur la personne qui répond à Léopold Bellan. Il n'y a donc qu'à la clinique Plaisance que l'on puisse avorter sans anesthésie générale dans le 14^e.

A première vue donc, la situation n'est pas catastrophique dans le 14^e

Mais comment oublier déjà que cet arondissement est privilégié par rapport à beaucoup d'autres par le nombre d'hôpitaux qui s'y trouvent ? Comment oublier

que tout reste lié au bon vouloir d'un médecin, qu'il suffirait du départ de quelques uns pour que tout soit remis en cause ? Qu'arrive-t-il quand il n'y a plus de place dans les établissements qui pratiquent les IVG en principe, mais toujours en nombre limité (Y a-t-il des quotas pour les appendicites ? Et si vous êtes enceintes de plus de dix semaines, ou étrangère sans papier, ou mineure, ou fauchée ??? Et si la loi votée en 1975 est remise en cause à la fin de l'année ? De plus tous ces renseignements nous ont été donnés au téléphone. Que se passe-t-il ensuite ? Comment se font l'accueil et l'intervention, ainsi que l'information sur la contraception obligatoire après toute interruption de grossesse ? Nous publions ci-contre un témoignage à ce sujet. Mais toute information ou expérience que vous pourriez communiquer au 14^e Village sera la bienvenue.

CONTRACEPTION ?

« Allo, je voudrais savoir s'il existe une interruption de contraception ? ».

« Interlocuteur : le Bureau d'Aide Sociale de la Mairie :

• Voyez Cochin ou St Vincent de Paul Deuxième interlocuteur : Port-Royal (Cochin) :

• Il faut prendre rendez-vous (dans un délai de trois semaines...) avec un gynécologue. Pour les mineures, la consultation peut être gratuite mais pas les analyses.

La loi le prévoit, mais pas le budget de l'établissement, au grand regret de la personne qui nous répond. Elle nous renvoie pour cela au dispensaire de l'avenue René Coty, qui lui délivre gratuitement les contraceptifs aux mineures.

Le Dispensaire : Consultations les lundi et mercredi de 10 h. à 12 h. sur rendez-vous. Malheureusement, les rendez-vous de deux ou trois médecins sont systématiquement précédés d'un entretien avec un psychiatre (Et qui encore ?)

Saint Vincent de Paul : Consultations sur rendez-vous uniquement avec un gynécologue tous les matins (sauf le samedi, hélas), plus une consultation de « Planning Familial » le jeudi de 17 h. à 10 h 30, sur rendez-vous également. La contraception semble pouvoir être gratuite pour les mineures, mais cela n'est pas clair.

L'hôpital de la cité universitaire : Deux mois de délai pour obtenir un rendez-vous avec un médecin.

Antoine Chantin : Rien

Léopold Bellan : Il faut prendre rendez-vous avec un médecin.

Conclusion : il n'existe dans le quartier aucune consultation de contraception qui sorte un peu du rendez-vous traditionnel en tête à tête avec un médecin, et les délais sont souvent extrêmement longs.

REUNION AVORTEMENT : LE SAMEDI 23

Comment est appliquée la loi Veil dans notre quartier ?

Cette loi sur l'interruption volontaire de grossesse (vote le 5 août 1975) doit être mise en discussion au Parlement la rentrée. Quels sont les enjeux du débat en cours ?

Venez vous informer et en discuter de 15 h. à 20 h. (non stop) le samedi 23 juin à « Notre Maison » 32 rue Olivier Noyer. Discussions, projections, livres, journaux. Gardien assuré.

Ce débat est organisé par : Des chrétiens protestants du 14^e; Antenne 14^e de l'Ecole des Parents et des Educateurs; Groupe Femmes 14^e; Jeunes Femmes 14^e; Des médecins du 14^e; Mouvement français pour le planning familial.

ADRESSES UTILES

• **CENTRE D'ORTHOGENIE DE L'ASSOCIATION DEPARTEMENTALE DE PARIS DU MOUVEMENT POUR LE PLANNING FAMILIAL.**

— 10 rue Rivoli — Paris 2^eème (tél. 260.93.20, 260.96.37 ou 260.98.60). Ouvert le lundi, mardi et jeudi de 12 à 16 heures 30. Et le samedi de 9 à 11 heures. — 94 bd. Masséna / 9 villa d'Este, Paris 13^e (tél. 584.28.25) ouvert lundi et jeudi de 14 heures à 19 heures; et mercredi de 14 heures à 17 heures. (consultation réservée aux mineures).

• **ECOLE DES PARENTS ET DES EDUCATEURS.**

25 rue du Moulin de la Vierge, Paris 14^eème (tél. 543.79.91) à l'école des Parents, vous pouvez, GRATUITEMENT et RAPIDEMENT, avoir, avec une conseillère conjugale et familiale, un entretien obligatoire (avec une I.V.G.). Vous pouvez prendre rendez-vous par téléphone.

• **M.I.A.C.**

35 rue de la Madeleine de 15 heures à 20 heures.

• **Port-Royal**: 121-123, bd de Port-Royal - Paris 14^e; 239.21.21.

• **Saint-Vincent-de-Paul**: 74, av. Denfert-Rochereau Paris 14^e; 325.22.51.

• **Léopold Bellan**: 7, rue du Texel - Paris 14^e; 322.26.80.

• **Clinique Montsouris**: 18 bis, rue d'Abou-El-Atia - Paris 14^e; 580.26.52.

• **Clinique d'Orlians**: 33, rue Drouot - Paris 14^e; 327.52.68.

• **Clinique Plaisance**: 4, rue Lebons - Paris 14^e; 322.52.10.

• **Le Dispensaire de la Mairie Publique**: 6, av. René Coty - Paris 14^e; 331.96.92.

• **Bureau d'aide sociale**: 14, rue Brézin - Paris 14^e; 540.77.50.

Et le centre d'orthogénie de Saint-Vincent de Paul, direct-vous ? Car peut-être avez-vous eu entre les mains, il y a deux ans, des tracts réclamant l'ouverture d'un tel centre, peut-être même avez-vous signé la pétition réclamant cette ouverture; peut-être bien aussi avez-vous vu passer un tract annonçant triomphalement voici un an : « Ça y est... » il va ouvrir ce fameux centre prévu par la loi pour informer sur les problèmes de contraception, de planification familiale et d'interruption de grossesse. Il a bien fini par ouvrir, pensez-vous donc paisiblement. Eh bien non. Le tract de l'année dernière est toujours d'actualité ! Il VA ouvrir. Bien sûr, il manque encore un petit quelque chose, pas le même que l'année dernière apparemment.

PRIX DE L'INTERRUPTION DE GROSSESSE

HONORAIRES du médecin 180 F.

HONORAIRES du médecin anesthésiste (anesthésie générale) 166 F.

FORFAIT

1 journée d'hospitalisation (— de 12 heures) + salle d'opération (hors T.V.A.) 265 F.

PRIX TOTAL AVEC T.V.A. 265 F.

En clinique (moins de 12 heures) avec anesthésie 660 F. environ sans anesthésie 375 F.

FORFAIT plus de 12 heures 550 F. environ

FORFAIT 24 heures supplémentaires 110 F.

VOS DROITS : La consultation médicale avant, les examens de laboratoire, les ordonnances, la visite après, SONT REMBOURSES PAR LA SECURITE SOCIALE.

ENIGEZ VOS FEUILLES DE SECURITE SOCIALE SÉRIEUSEMENT.

LA LOI VEIL SUR L'AVORTEMENT

Entrée en vigueur en janvier 75, la loi VEIL doit être rediscutée par le Parlement en janvier 80, puisque, fait unique dans les annales du Parlement français, la loi de 1920 qui réprime l'avortement, n'a été que suspendue pour 5 ans et non abrogée.

Notée le 17 janvier 1975, après plusieurs années de lutte pour obtenir l'abrogation de la loi répressive de 1920, cette loi, adoptée grâce au soutien des partis de gauche, représente bien sûr un progrès pour les femmes, mais de nombreuses clauses en limitent la portée: elle permet en principe à toute femme qui le souhaite et en fait la demande de pouvoir avorter dans un établissement hospitalier public ou privé, pourvu que:

- elle soit enceinte de moins de 10 semaines;
- elle ne soit ni mineure n'ayant pas l'autorisation de ses parents, ni immigrée sans papiers;
- elle ait accompli à temps un certain nombre de formalités administratives (consultations médicales et « psychosociales », délai supplémentaire de réflexion, etc...);
- elle dispose de la somme nécessaire, car l'IVG ne lui sera pas remboursée par la Sécurité Sociale.

(Tarif d'une IVG: 400 à 600 F. selon la méthode pratiquée).

En fait, il s'avère qu'à ces obstacles légaux, s'en ajoutent d'autres, issus d'une application restrictive des textes:

- les formalités, entretiens et délais de réflexions se transforment souvent en moyens de pression pour peser contre la décision des femmes, et ainsi, le délai de 10 semaines — déjà extrêmement bref — ne permet pas toujours à la femme d'accomplir à temps toutes les démarches requises;
- les tarifs pratiqués sont souvent supérieurs aux tarifs légaux, notamment dans les cliniques privées, et les examens, analyses, etc... entraînés par l'IVG ne sont en fait pas remboursés non plus par la Sécurité Sociale;
- le Ministère de la Santé n'a pas accordé aux hôpitaux les moyens (personnel, lits, crédits, matériel) pour appliquer correctement la loi);
- la clause de conscience, qui permet au médecin de refuser individuellement de pratiquer des avortements, est utilisée par les patrons des hôpitaux pour interdire tout avortement dans leur service. Il en résulte que, même ayant respecté les délais et accompli les formalités, une femme n'est pas assurée de trouver une place dans un hôpital de son quartier, pourant service public.



PHOTO FELDSSTEIN

UNE PROPOSITION DE LOI

Des juristes ont élaboré une proposition de loi qui reprend certains points de la loi Veil, en la complétant pour la rendre plus efficace, mieux adaptée aux besoins des femmes:

- Tout établissement public d'hospitalisation devra avoir un centre d'orthogénie pratiquant des avortements.
- Le délai pour obtenir une interruption de grossesse, pourra dépasser dix semaines sur simple avis d'une commission médico-sociale.
- Les frais d'hospitalisation, les examens nécessaires à une I.V.G. et les soins qu'elle entraîne, devront être remboursés par la sécurité sociale.
- La jeune fille mineure devra pouvoir avorter sans le consentement de ses parents et sur simple avis d'une commission médico-sociale.
- Toute femme étrangère, sans aucune discrimination d'âge, de résidence ou de nationalité, devra être autorisée à subir une interruption volontaire de grossesse.

Si ce projet de loi correspond à votre idée d'une vraie libéralisation de l'avortement, demandez à votre député de le soutenir lors du vote au Parlement en janvier 1980.

UN TEMOIGNAGE :

Contrairement aux bruits répandus, il n'existe pas de centre d'orthogénie autonome à Saint-Vincent de Paul. Quelques lits sont disponibles dans les I.V.G. dans le cadre de la maternité. Francine raconte :

Etant enceinte et ne voulant pas garder cet enfant, j'ai décidé de me faire avorter. J'ai téléphoné à St Vincent de Paul à la consultation de la maternité. On m'a répondu très gentiment en me demandant la date de mes dernières règles... si j'étais sûre d'être enceinte...

Premier rendez-vous

J'arrive à la consultation de la maternité, une grande salle pleine de femmes enceintes. Nous n'étions que deux ventres enflés au milieu de tous ces ventres ronds. L'attente n'est pas très agréable. J'ai quand même un petit sentiment de culpabilité.

Au bout d'une heure d'attente, j'ai débordé sur la psychologue, une femme jeune, assez astucieuse. L'entretien a duré une demi-heure environ. J'étais très dégoûté. Elle a commencé en prétendant que quand on est enceinte, c'est que quelque part dans l'inconscient, on voulait être enceinte. Elle a essayé de me montrer que c'est prouvé scientifiquement en me racontant l'histoire de cette pilule placebo qui aurait été donnée à une centaine de femmes sans qu'aucune ne tombe enceinte: « donc, prétendait-elle, si on est enceinte, c'est qu'on le veut ». Alors nous avons cherché ensemble quel était l'événement qui avait fait que je voulais être enceinte inconsciemment. Bien sûr, nous n'avons rien trouvé. « Elle » a été cela au départ de ma fille Séverine — 19 ans — qui est partie vivre avec des copains juste avant que je tombe enceinte. Bref elle a essayé de me dissuader d'interrompre ma grossesse: « c'est comme cela qu'elle comprend son rôle, qui n'est pas médical. Elle est là pour « faire prendre conscience ». Elle a fait son boulot. Mais elle n'a pas été trop ébriante, lorsque j'ai réaffirmé que je ne voulais pas garder cet enfant: « elle » n'a insisté.

Puis j'ai vu la gynécologue

Elle a été corrigée au niveau médical — bien qu'elle m'ait mis un spéculum d'une façon tellement brutale, qu'elle m'a fait saigner. Mais elle m'a beaucoup agressé au niveau psychologique en me disant que j'étais tout à fait faite pour avoir des enfants... que si j'en avais déjà trois/ma mère n'en avait que trois (c'est-à-dire moi). J'ai fait faire des examens en vue de la anesthésie. Une semaine après j'ai eu un second rendez-vous où j'ai vu la gynécologue — toujours aussi agressive et moraliste — qui a profité du fait que mes examens étaient très bons pour insister de nouveau sur ma parfaite santé: « J'étais vraiment faite pour avoir des enfants ». Puis, elle a fait une information corrigée sur la contraception, en me proposant un stérilet ou une pilule progestative, mais toujours avec la même attitude culpabilisante du genre:

« Puisque vous voulez détruire votre marque utérine, je vais vous donner une pilule séquentielle assez forte » revint. J'ai vu ensuite le médecin anesthésiste qui a fait son boulot correctement, sans la moindre allusion à ma décision. Puis j'ai pris rendez-vous pour l'intervention elle-même: on m'a laissé le choix entre deux dates; cela n'avait pas l'air sur-encombré.

Le jour de l'intervention

Je suis arrivée vers 9h. J'ai du remplir un tas de papiers — comme pour n'importe quelle hospitalisation. On ne m'a fait aucune remarque. L'accueil a été très correct. On m'a introduit dans une chambre où il y avait déjà une fille. Là, on nous a fait écrire un papier certifiant que nous maintenons notre décision d'interrompre notre grossesse.

Ensuite, j'ai enfilé un petit bonnet et des bottes, et j'ai attendu pendant deux ou trois heures; puis on m'a emmené avec mon petit bonnet et mes bottes sur mon petit chariot.

Je suis tombée sur des anesthésistes très gentilles et décontractés. On a discuté. Pour vous endormir, on vous fait une soignée à goutte puis on vous met un masque. L'anesthésie dure seulement une vingtaine de minutes. Elle contient un dépressif ce qui fait que, quand on se réveille, on bien on pleure ou bien on rit, pleure... mais j'ai pleuré et ma voisine de chambre aussi.

Plus tard, un médecin est passé voir si tout allait bien. Je ne voulais pas rester à l'hôpital. J'ai signé une décharge et je suis sortie le soir-même.

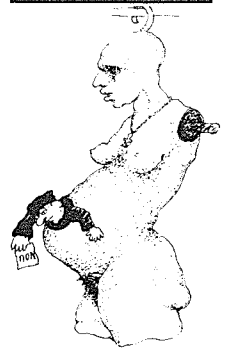
Une visite de contrôle était prévue deux ou trois semaines après; malheureusement, non, j'ai dû revenir en urgence 11 jours plus tard, je faisais une infection. Accueil de la « médecine » de garde. « Oh bien ça n'a aucune importance que vous fassiez une infection des trompes, puisque vous ne voulez plus avoir d'enfants ».

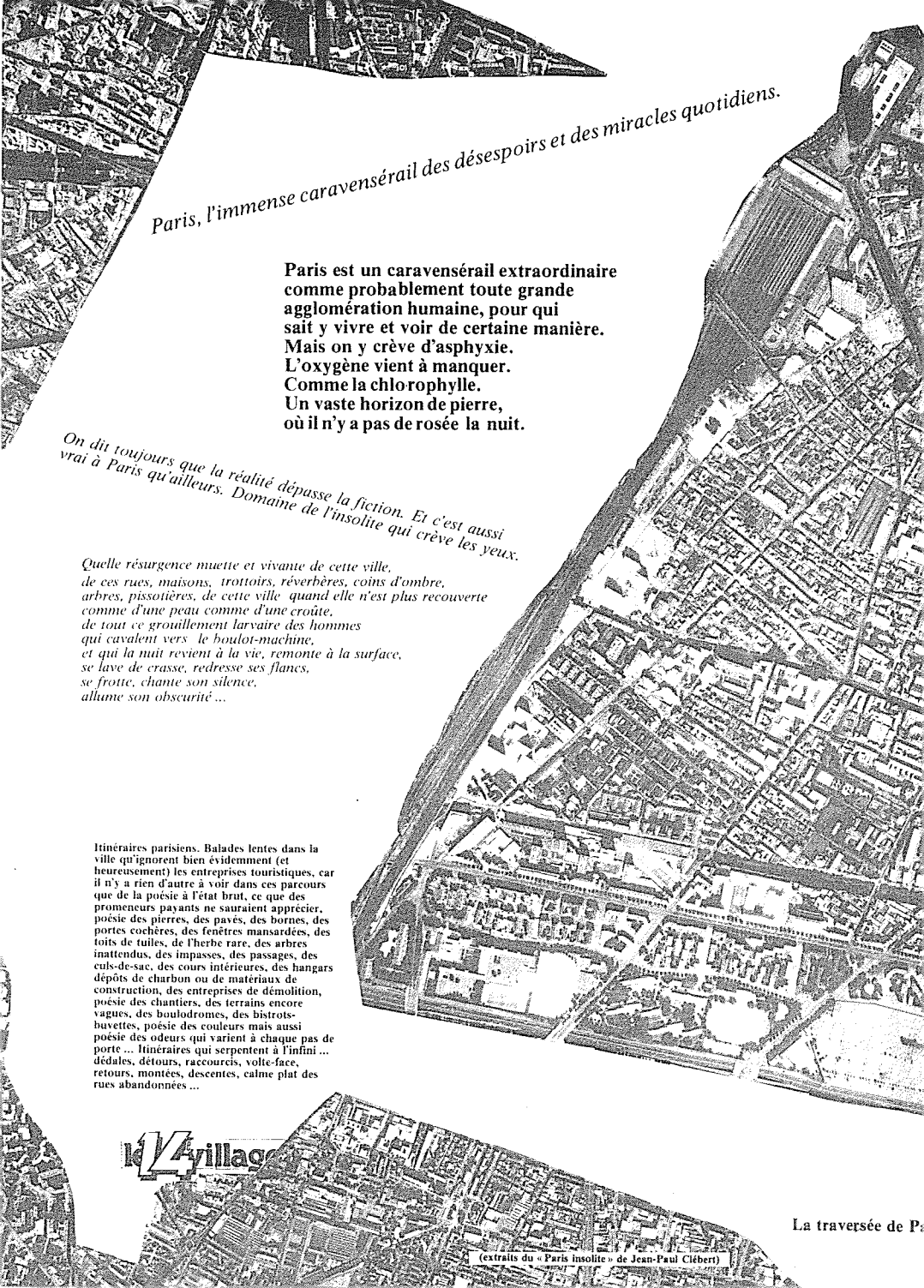
On m'a donné des anti-biotiques pour calmer l'infection, mais rien pour calmer les douleurs. J'étais très mal. Finalement, je suis allée voir mon toubib. A St Vincent de Paul, ils m'ont assuré que l'intervention avait été faite correctement, que l'infection n'était pas la leur faute, qu'elle était due à mon âge. C'est possible après tout.

Francine

Francine dit que la psychologue a fait son boulot. « Son boulot » dans l'optique de la loi, c'est de dissuader la femme de faire une interruption de grossesse. Francine s'en est relativement bien tirée dans la mesure où elle était déterminée à se faire avorter.

On peut se demander ce qu'il se serait passé au cours d'un entretien mené avec cette adresse pour une femme plus indécise et plus jeune peut-être. On peut se demander quel devrait être le rôle d'une psychologue en face d'une femme qui hésite et pour qui une grossesse pose de réels problèmes: est-ce vraiment de chercher à la dissuader de se faire avorter ou est-ce de l'aider éventuellement de l'aider à assumer son avortement qui peut être nécessaire, qui peut lui dire être imposé de l'extérieur par des conditions matérielles ou des impossibilités qu'elle ne peut pas surmonter toute seule.





Paris, l'immense caravensérail des désespoirs et des miracles quotidiens.

Paris est un caravensérail extraordinaire
comme probablement toute grande
agglomération humaine, pour qui
sait y vivre et voir de certaine manière.
Mais on y crève d'asphyxie.
L'oxygène vient à manquer.
Comme la chlorophylle.
Un vaste horizon de pierre,
où il n'y a pas de rosée la nuit.

*On dit toujours que la réalité dépasse la fiction. Et c'est aussi
vrai à Paris qu'ailleurs. Domaine de l'insolite qui crève les yeux.*


*Quelle résurgence muette et vivante de cette ville,
de ces rues, maisons, trottoirs, réverbères, coins d'ombre,
arbres, pissotières, de cette ville quand elle n'est plus recouverte
comme d'une peau comme d'une croûte,
de tout ce grouillement larvaire des hommes
qui cavalent vers le boulot-machine,
et qui la nuit revient à la vie, remonte à la surface,
se lave de crasse, redresse ses flancs,
se frotte, chante son silence,
allume son obscurité ...*

Itinéraires parisiens. Balades lentes dans la ville qu'ignorent bien évidemment (et heureusement) les entreprises touristiques, car il n'y a rien d'autre à voir dans ces parcours que de la poésie à l'état brut, ce que des promeneurs payants ne sauraient apprécier, poésie des pierres, des pavés, des bornes, des portes cochères, des fenêtres mansardées, des toits de tuiles, de l'herbe rare, des arbres inattendus, des impasses, des passages, des culs-de-sac, des cours intérieures, des hangars dépôts de charbon ou de matériaux de construction, des entreprises de démolition, poésie des chantiers, des terrains encore vagues, des haultodromes, des bistrot-buvettes, poésie des couleurs mais aussi poésie des odeurs qui varient à chaque pas de porte ... Itinéraires qui serpentent à l'infini ... dédales, détours, raccourcis, volte-face, retours, montées, descentes, calme plat des rues abandonnées ...

le Village

La traversée de P

(extraits du « Paris insolite » de Jean-Paul Clébert)



Un nouveau voyage, tout aussi fructueux et excitant, dans les dédales de la capitale de tout temps mystérieuse, dans les bas-fonds, sous les toits, le Paris interdit au public, le Paris à l'envers ...

La révélation de la vie d'une cité est interdite au public, réservée aux initiés, aux très rares poètes, aux très nombreux vagabonds, et chacun en prend selon son humeur et sa capacité émotionnelle, selon le regard éteint ou réveillé ou en vrille.

Or donc, où, quand, comment, avec qui font l'amour les vagabonds et les clochards de grande ville, les affalés quotidiens sur les banes de métro, des salles d'attente, des bistros hospitaliers, des squares, des avenues vivants et dormant à l'envers des autres, au bas des escaliers, dans les encoignures de portes cochères, sous les porches des églises, sur les pelouses des parcs et sous les ponts de la Seine et sur les quais des canaux partout où est un coin d'ombre solitaire, comment eux qui réussissent presque toujours à dégoter un quignon de pain, une boîte de soupe, un litre de rouge, comment font-ils ?

J'ignore le grand capitulose citoyen dont la comique me reconvoie.

Paris est plus lente que celle d'un département.

CLICNÉ I.G.N

Paris, l'immense caravensérail des désespoirs et des miracles quotidiens.

**Paris est un caravensérail extraordinaire
comme probablement toute grande
agglomération humaine, pour qui
sait y vivre et voir de certaine manière.
Mais on y crève d'asphyxie.
L'oxygène vient à manquer.
Comme la chlorophylle.
Un vaste horizon de pierre,
où il n'y a pas de rosée la nuit.**

*On dit toujours que la réalité dépasse la fiction. Et c'est aussi
vrai à Paris qu'ailleurs. Domaine de l'insolite qui crève les yeux.*

*Quelle résurgence muette et vivante de cette ville,
de ces rues, maisons, trottoirs, réverbères, coins d'ombre,
arbres, pissotières, de cette ville quand elle n'est plus recouverte
comme d'une peau comme d'une croûte,
de tout ce grouillement larvaire des hommes
qui cavalent vers le boulot-machine,
et qui la nuit revient à la vie, remonte à la surface,
se lave de crasse, redresse ses flancs,
se frotte, chante son silence,
allume son obscurité ...*

*Itinéraires parisiens. Balades lentes dans la
ville qu'ignorent bien évidemment (et
heureusement) les entreprises touristiques, car
il n'y a rien d'autre à voir dans ces parours
que de la poésie à l'état brut, ce que des
promeneurs payants ne sauraient apprécier,
poésie des pierres, des pavés, des bornes, des
portes cochères, des fenêtres mansardées, des
toits de tuiles, de l'herbe rare, des arbres
inattendus, des impasses, des passages, des
culs-de-sac, des cours intérieures, des hangars
dépôts de charbon ou de matériaux de
construction, des entreprises de démolition,
poésie des chantiers, des terrains encore
vagues, des boulo-dromes, des bistrot-
buvettes, poésie des couleurs mais aussi
poésie des odeurs qui varient à chaque pas de
porte ... Itinéraires qui serpentent à l'infini ...
dédales, détours, raccourcis, volte-face,
retours, montées, descentes, calme plat des
rues abandonnées ...*

Le Village

(extraits du « Paris insolite » de Jean-Paul Clébert)

**Un nouveau voyage, tout aussi fructueux et excitant, dans les
dédales de la capitale de tout temps mystérieuse, dans les
bas-fonds, sous les toits, le Paris interdit au public, le Paris à l'envers ...**

**La révélation de la vie d'une cité est interdite
au public, réservée aux initiés, aux très rares
poètes, aux très nombreux vagabonds, et
chacun en prend selon son humeur et sa
capacité émotionnelle, selon le regard
éteint ou réveillé ou en vrille.**

**Or donc, où, quand, comment, avec qui font
l'amour les vagabonds et les clochards de
grande ville, les affaîlés quotidiens sur les
banes de métro, des salles d'attente, des
bistrot hospitaliers, des squares, des avenues
vivant et dormant à l'envers des autres, au
bas des escaliers, dans les encoignures de
portes cochères, sous les porches des églises,
sur les pelouses des parcs et sous les ponts de
la Seine et sur les quais des canaux partout
où est un coin d'ombre solitaire, comment
eux qui réussissent presque toujours à
dégoter un quignon de pain, une boîte de
soupe, un litre de rouge, comment font-ils ?**

J'écoute le grand coaquillage citadin dont la coupe me recouvre.

La traversée de Paris est plus lente que celle d'un département.

CLICHÉ I.G.N

Un résistant du 14^e Robert Francotte

Nous avons demandé à Robert Francotte de nous raconter quelques souvenirs de la période 1940-1946. Des souvenirs, il en a rapporté dans son livre « Une vie de militant communiste », paru chez Roger Mario, éditeur (5 rue Rollin, 75005 Paris). Robert Francotte a été secrétaire du Comité de Libération du 14^e : il a aussi été conseiller municipal du 14^e puis sénateur de Paris. Cette vie bien remplie ne semble pas pour autant avoir entamé sa tranquille simplicité d'ancien O.S. de chez Renault. Aujourd'hui, à 84 ans, il reste toujours aussi passionné.

ROBERT FRANCOTTE - Pendant la guerre, j'étais artisan maroquinier. Mon rôle public ne commence qu'à la Libération, car j'ai eu une tâche qui nécessitait une grande discrétion. A partir de 1941, j'avais mon atelier de maroquinerie rue du Moulin Vert. J'avais à recevoir la visite d'un camarade (qui est toujours un collaborateur de la direction du Parti) et dont je ne connaissais pas la mission car il ne me la disait pas. Il m'intéressait absolument tout contact avec qui ce soit, je n'avais de compte à rendre qu'à lui. J'avais ici toute une documentation qu'il apportait et qu'il retirait. Il venait presque tous les matins.

14^e Village - Vous étiez un point de liaison pour la Résistance à Paris ?

R.F. - Oui, j'ai su après que j'avais été des documents extrêmement précieux concernant les F.T.P. mais je ne savais pas que c'était mon rôle à l'époque. Il n'y a pas tellement longtemps que je le suis.

Un jour, ce camarade m'a dit, en me remerciant dans un voiture, « Quand je passe ici, je suis toujours très ému en pensant à toi et à ta femme, car je vous ai trouvés pendant la clandestinité tellement tranquilles que je suis venu à chaque fois sans inquiétude ».

Alors moi je vous dis entre nous : nous étions d'autant plus tranquilles que nous étions insoucians, on ne réalisait pas le danger. Je faisais de la maroquinerie pour des tas de gens. Les marchandises étaient tellement rares qu'un type qui pouvait faire un sac avait aussitôt des clients. Cela provoquait des affâces et ventes et tournait un bon alibi.

14^e V. - Les informations passaient dans les sacs ?

R.F. - Oui, il m'est arrivé de faire des sacs avec poche secrète dissimulée dans un soufflet du sac.

14^e V. - Ya-t-il eu des faits marquants de la Résistance dans le quartier ?

R.F. - Oui, j'en raconte dans mon livre. On connaît l'histoire de la rue Daguerre (voir Encadré). Il y a eu des actions de commando, par exemple, l'hôtel du 125

rue d'Alesia occupé par les Allemands - a reçu une bombe. A la Libération, il y a eu une trentaine de barricades dressées par les habitants du XIV^e. Les F.F.I. étaient sous le commandement de ROL TANGUY à Paris, qui avait installé le P.C. de l'île de France à Denfert Rochereau, dans les catacombes.

ROL TANGUY était un ouvrier du XIV^e, il travaillait chez Brunet à Fusine de la rue Dadoit et il habitait rue de l'Ouest. Il s'est engagé dans la guerre d'ESPAGNE ET IL EST DEVENU COLONEL DANS LA Résistance. (Soit dit en passant, après la guerre, on ne lui a pas affecté de commandement pendant 20 ans parce qu'il était communiste).

Dans le XIV^e, les F.F.I. étaient dirigés par le Lieutenant Colonel BRECHAT qui était installé à la Maison des Protestants, rue Olivier Noye. BRECHAT était un policier patriote dont la femme tenait un boulangerie rue des Plantes, l'hôpital BELLANTRAIT DE L'ENFANT UN HÔPITAL F.F.I. pendant la Libération.

Dès les premiers jours, les 200 lits de ce petit hôpital furent occupés. Le Docteur DENET, chirurgien, y opérait sans désemparer nuit et jour. Les F.F.I. arrivaient en trombe, déposaient leurs blessés et repartaient. Les tireurs des toits, installés dans le voisinage, tiraient en visant les endroits qu'ils pouvaient atteindre à l'intérieur de l'établissement et le personnel était contraint de s'écarter que les salles et les passages à l'abri de leurs balles. Après trois ou quatre jours, un problème difficile se posa pour l'hôpital. Les morts trop nombreux devenaient emballés, les services des pompes funèbres avaient suspendu toute activité comme la plupart des services publics.

14^e V. - C ES TIREURS TAIENT ALLEMANDS

R.F. - Non, ils'agissait de miliciens. Pendant toute la guerre, il y a eu des miliciens dans le 14^e. Ce sont eux qui ont tué le Père Corentin, qui avait constitué une chaîne de passage pour la Résistance. Ils



Un document exclusif : le P.C. et le P.S. du 14^e défilent sous une banderole commune (près du cinéma Montparnasse). Il faut dire que c'est en 1946 ! Vous ne les reconnaissez plus, mais il s'agit de la photo CROIZAT, député P.C. du 14^e, BRACKEE, député socialiste, célèbre dirigeant de la SFIO d'avant la guerre, Robert FRANCOTTE.

sont rentrés dans la maison des Dominicains (rue M ARIE Rose) et ont tiré dessus ; comme il se savait, ils l'ont poursuivi et achevé. J'ai dressé une liste : en tout, il y a plus de 100 habitants du 14^e qui sont morts dans les combats, exécutés ou morts sous la torture ou en déportation. Plusieurs du quartier portent leur nom : Raymond Losserand, conseiller municipal du quartier de Plaisance, commandant des Francs-Tireurs-Partisans, plusieurs fois torturé puis fusillé, par les Allemands ; la rue de la Voie Verte est devenue la rue du Père Corentin dont j'ai parlé, Victor Bash, Président de la Ligue des droits de l'Homme, tué avec sa femme à Lyon en 1944, a donné son nom au carrefour de la rue d'Alesia et de l'avenue du Général Leclerc.

Jean Moulin, premier Président du Conseil National de la Résistance, a été arrêté en 1943 et torturé à mort, son nom a été donné à l'avenue de Châtillon. Remy Dumoned, organisateur d'une chaîne d'évasion, mort en déportation, a donné son nom à une partie de la rue Darcu. Le nom de Maurice Ripoché, fondateur du réseau « Ceux de la Libération », mort en déportation, a été donné à une partie de la rue Mouton Duvernet. Enfin, le pont derrière la gare Montparnasse a reçu le nom de pont des Cinq M ARTYRS EN SOUVENIR DES CINQ LYCÉENS FUSILLÉS PAR LES Allemands pour avoir commémoré l'anniversaire du 11 novembre. ■

L'affaire de la rue Daguerre (1.8.42) (Notes du Colonel Rol-Tanguy)

Le 1^{er} mai 1942, un numéro spécial de *l'Humanité* clandestine lançait un appel aux mètres de famille :

« Ne laissez pas vos enfants mourir de faim, allez toutes ensemble prendre du col pour vous faire à manger, là où il y en a ».

Cet appel devait être entendu dans le 14^e arrondissement, comme ailleurs en France.

Le 1^{er} août 1942, Lise Ricol¹, dirigeante des Comités patriotiques féminins, harangue plusieurs centaines de ménagères alertées pour cette manifestation, devant l'épicerie Félix Pottin. Des tracts sont jetés en même temps que les produits alimentaires « quittent » les étalages. Deux policiers français et un officier allemand veulent intervenir ; ils sont abattus. Lise Ricol peut s'échapper. Le dispositif de protection des F.T.P. a rempli sa mission.

L'intervention des F.T.P. avait été minutieusement mise au point par Henri (Rol) Tanguy. Chacun des F.T.P. engagés par groupe de trois, et chaque groupe de trois, avaient une mission : d'intervention directe, d'appui ou de protection.

La combinaison de ces actions, et l'emplacement désigné à chaque groupe, faisaient que chaque combattant et chaque groupe se trouvait isolés à aucun moment. Action et repli étaient « montés » comme un mouvement d'horlogerie qui fonctionnait avec précision grâce au sans-froid et à l'esprit de décision des F.T.P.

Lise Ricol sera arrêtée le 12 août 1942. Condamnée à mort, la naissance de son fils en prison, le 3 avril 1943, lui sauvera la vie. Déportée à Ravensbrück, elle en sera une des rescapées.

Restaurant d'Orama
cuisine traditionnelle française et japonaise
cadre accueillant (fermé le lundi)
543.41.36 44 rue Pernety

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRESSIONS :
SOUVENIRS, TRACTS, BROCHURES,
AFFICHES, etc...
LES IMPRIMERIES LIBRES
RESTENT OUVERTS TOUJOURS ET
(sans quitter votre P.F.)
LES IMPRIMERIES LIBRES
162 rue d'Alésia - 15020
366-91-53

Le 14^e Village - Juin-Juillet-Août 1979

en face du métro Pernety

Restaurant d'Orama
cuisine traditionnelle française et japonaise
cadre accueillant (fermé le lundi)
543.41.36 44 rue Pernety

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRESSIONS :
SOUVENIRS, TRACTS, BROCHURES,
AFFICHES, etc...
LES IMPRIMERIES LIBRES
RESTENT OUVERTS TOUJOURS ET
(sans quitter votre P.F.)
LES IMPRIMERIES LIBRES
162 rue d'Alésia - 15020
366-91-53

PRESSING SUISSE
TEINTURERIE - BLANCHISSERIE - LAVERIE
travail soigné - finition main
1 rue des Sulsas (angle 191 rue d'Alésia)
Tél. : 543.47.73

Jadis et Naguère
Pour vos tonneaux, robes, bougies, thés, vestes, blouses, bijoux etc...
du mardi 10h - 14h - 16h-19h30
et jusqu'à 21h30 du jeudi au samedi.
57 rue Daguerre - Tél. 320.07.31

Restaurant La Pânerrière
spécialités provençales
9 rue Maison Dieu
322.04.02

le Koll Gwel
Ce restaurant vu d'ailleurs restera ouvert tout l'été, sauf dimanche et lundi, sur le square Gaston Baty, derrière INNO. Montparnasse, Tél. 320.98.61.

VILLE DE ÉCOLE DE

DOSSIER

ÉCOLE...

Un dossier sur l'école rétrospectivement ça nous paraît bien casse-gueule. Peut-être qu'on aurait pas dû... démission un tel travail ne peut être que parcellaire et c'est la première difficulté : il y a autant de regards sur l'école qu'il y a d'élèves, d'instituteurs, d'institutrices, de parents, de directrices, de directeurs. Cela fait beaucoup ! Chacun, c'est évident, trouvera moyen de ne pas se reconnaître dans les portraits ou les interventions que nous avons regroupés - et qui pourtant viennent tous de parents ou d'enseignants du quartier.

Ce n'est pas tout. Qui cherche à comprendre un peu le fonctionnement, les réflexes, les habitudes de ce vieux pachyderme grognon qu'est l'École, découvre très vite un obstacle de taille, le discours sur l'école ressemble à s'y méprendre au discours sur la démocratie : de quelque bord qu'on soit, on s'en réclame, toute à y mettre des choses fort variées. Tout le monde parle d'école et de pédagogie à peu près dans les mêmes termes. Il existe quelques expressions-clefs, magiques, absolutrices : «respecter le rythme des enfants», assurer l'apprentissage de leur «autonomie», en faire des individus «dibres» et «responsables», fonder la pédagogie sur le «jeu»... Identité des mots. Divergence des pratiques.

Mais les portes de l'école restent une barrière infranchissable. Le dedans (l'institution scolaire, le discours des maîtres) et le dehors (la demande des parents, leurs angoisses ou leur formidable indifférence) n'interfèrent jamais.

Et les enfants dans tout cela ? Ils s'adaptent tant bien que mal, rusent ou résistent.

Il y a 10.000 enfants scolarisés dans le 14e. Que savons-nous d'eux, des 7 heures qu'ils passent assis sur le banc de la classe ou dans la cour ? Que saisissent-nous de l'école ?

Des détails sont significatifs. D'abord les textes que nous présentons ici ne sont pas signés. De quoi les enseignants ont-ils peur ? Ensuite, les principaux intéressés, les enfants eux-mêmes, ne sont présents qu'à travers leurs dessins, cette forme privilégiée et mythique de l'expression enfantine. Pas un enseignant n'a eu envie (n'a osé ?) leur donner la parole. Est-on muet à 10 ans, ou l'école coupe-t-elle les langues ?

Enfin, et c'est le plus troublant, les deux journaloux qui ont commis ce dossier ne sont ni père ni mère d'enfants (je veux dire, pas encore). Ils entendent déjà les remarques blasées des parents qui ont mis leurs enfants à l'école : «Ah ! vous verrez quand vous en aurez...»

«C'est facile de causer dans ces conditions, ça ne vous engage à rien». Eh si, justement. A la regarder vivre comme ça, un peu à distance, de l'extérieur, l'institution scolaire semble distiller non pas la répression - tarte à la crème

du discours gauchiste en la matière - mais plutôt une sorte de puissante et pesante lassitude, une fatigue ronronnante dont la plupart semblent se satisfaire - faute de mieux. Au point que l'on en vient à se dire : non, ce n'est pas possible, je ne vais pas imposer à mes enfants cet ennui qui colle à la peau, ce moindre mal commode et étouffant, si loin du désir, du plaisir. On en vient à se dire qu'il faut changer cela, gripper la mécanique bien huilée, trouver autre chose. Mais comment ? Mais quoi ?

Christine Garin et Gérard Courtois

La maternelle: un dressage en

« L'école maternelle n'est pas un lieu neutre, doux et paisible comme on aime à le croire, dit Martine. C'est un lieu violent où les classes sociales s'affrontent, où les comparaisons s'élaborent, où les rejets se dessinent. Dans nos rapports avec les enfants et leurs parents, dans notre pratique pédagogique, nous nous levons, nous nous engage de cela, ici, la violence s'exprime surtout dans la cour. Pendant des années, la récréation nous a posé des problèmes. Petit à petit, nous avons meublé la cour, nous l'avons rendue vivante: les enfants manipulent les bancs, jouent avec de vieux pneus etc... »

« La cour est un lieu très riche qui nous apprend quantité de choses sur les enfants. Encore faut-il être présent, savoir regarder et écouter. Dans la majorité des écoles, l'instiil tourne. Elle tourne, elle tourne, son sifflet autour du cou (même en maternelle). Elle est totalement inaccessible. Nous, nous nous mettons dans un coin, les enfants savent où nous trouver. »

Fini le sifflet, la cloche et le rang

Dans son école, Martine a aboli le sifflet, la cloche et le rang, bref tout le vieux arsenal de l'éducation traditionnelle. Et tout le monde s'en porte bien. Car, à quoi servent-ils au juste ces sifflets? A dresser les gosses bien sûr, à les préparer aux rituels de l'enseignement primaire, mais surtout à leur faire entrer dans la tête l'idée que le temps passe, qu'une activité donnée doit nécessairement correspondre à une durée donnée (est-ce cela suivre le rythme de l'enfant?), bref, que la vie ne s'écoule pas, tranquille, mais qu'elle est morcelée: de 8h à 10h, dessins, de 10h à 10h30 récit, DING, c'est fini, tout le monde en rang! etc...

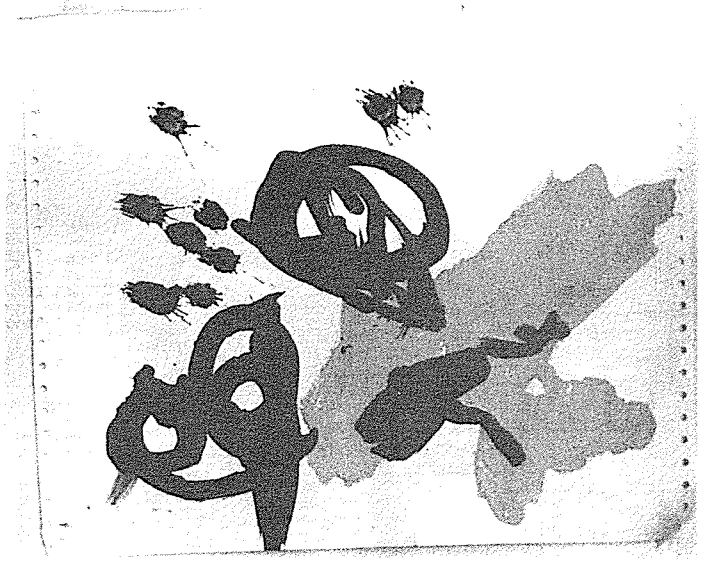
« Ici, on n'utilise ni cloche ni sifflet. La récréation terminée, l'institutrice frappe dans ses mains et regroupe les enfants. Car le conditionnement à un signal, c'est grave. Les enfants ne rentrent pas en rang non plus: on prend son temps, c'est tout. Le matin c'est la même chose. Les enfants arrivent entre 8h30 et 9h et montent directement dans leur classe avec leurs parents. Cela permet à ceux-ci de dialoguer avec l'instiil, de rester un peu seuls ont le temps, de regarder un dessin, de moucher un nez. C'est essentiel pour l'enfant, pourtant, c'est contraire au règlement: l'accès des locaux scolaires est théoriquement interdit à tous, y compris les étrangers au service et à 8h30 près classes. »

Dans l'école de Martine, il y a une forte proportion d'enfants étrangers. Dans le préau, des affiches rigides en arabe, en espagnol, en portugais, donnent la date d'une réunion, annoncent la venue du médecin scolaire, c'est tout simple mais il fallait y penser.

« Nous ne voulons pas donner un statut à part aux enfants d'étrangers. Pas question pour nous de faire des classes spéciales, des niveaux différents. Nous essayons de respecter (et de faire respecter) chaque enfant dans sa spécificité sociale et culturelle. Dans beaucoup d'écoles à forte proportion d'étrangers, l'enseignement est organisé autour de cette différence des enfants: entre-eux on passe un trimestre sur l'Afrique, deux mois sur le Maroc. C'est une autre, forme de ghetto, complètement coupé de la réalité des gosses. Si un enfant a spontanément envie de chanter ou de parler dans sa langue, nous l'encourageons

Un nid douillet peuplé de têtes blondes bien propres, où tout est rose, où les conflits de race, de sexe, de classe n'éclatent pas encore, un lieu où l'on passe son temps à peindre et à chanter: c'est un peu l'image que l'on a de l'école maternelle. Ecole-bijou, centre d'artisanat en miniature où des bandes d'artistes en herbe « s'expriment » sous le regard mouillé des maîtresses et des parents ravis. Un second vent, public celui-là, où l'on est en attente d'une seconde naissance, extrêmement violente: naissance à l'école, celle où l'on travaille, la vraie, avec son cortège d'ennuis, de coups et de bons-points.

Martine est directrice d'une école maternelle du quartier. Une école publique comme les autres avec son drapeau, ses murs de brique et son préau carré. Mais de son école, Martine a voulu faire autre chose qu'un joli garage à moutards, autre chose aussi qu'une section de Préparation aux Grandes Ecoles Primaires: un lieu de vie simplement.



« bien sûr, mais il faut que cela vienne de lui. Pour les parents, c'est autre chose. Quand on fait la fête de l'école, on leur demande d'y participer dans leur spécificité. Ils apportent un couscous, une paella, des gâteaux. Nous les invitons en plusieurs langues, non pas parce qu'en français ils ne comprendraient pas mais parce que c'est une façon de dire à chacun d'entre-eux: « vous êtes important à l'école, donc venez ».

L'école de Martine est ce qu'il est convenu d'appeler une « école ouverte ». Sur le quartier, la rue, ou ce qu'il en reste: elle est posée en plein désert. En face, un terrain vague et tout autour des rues mortes, des boutiques fermées, des immeubles murés. Pas facile d'organiser des sorties dans ces conditions.

« Pendant deux ans nous avons obtenu un crédit pour emmener les enfants à la piscine Montparnasse, une fois par semaine. Pour eux c'était formidable. Entrer dans l'eau, sous l'eau, prendre une douche, se monter nu devant les autres: tout cela était nouveau pour la plupart d'entre eux. Cette année le crédit piscine a été supprimé.

« Nous sommes allés régulièrement à la bibliothèque municipale aussi: un succès, certains enfants y sont retournés avec leurs parents. En fait, nous saisissons toutes les occasions d'avoir des activités en dehors de l'école: des élèves de l'école spéciale d'architecture ont construit une cabane dans le petit square en face avec les enfants, il y a deux ans. Tous les samedis matin, un instituteur emmène un petit groupe d'enfants prendre un petit déjeuner au café. Le café, c'est une réalité importante, surtout dans le 14ème. »

Une école ouverte, mais pour qui ?

Le gros problème que se pose à Martine, c'est celui de l'ouverture de l'école aux familles. Que signifie cette ouverture? Jusqu'au droit de regard des parents peut-il aller? Les parents peuvent-ils intervenir au niveau pédagogique par exemple? Dans l'école de Martine, il y a deux groupes de parents bien distincts. Il y en a qui se voient en dehors de l'école, qui s'entraident: ce sont en gros ceux de l'APE. Et puis il y a les autres, ceux qui n'ont pas le temps parce qu'avant d'aller chercher le petit à la maternelle, il faut d'abord

prendre le dernier à la crèche et se dépêcher parce que l'ainé attend à la maison. Parfois des échanges se font entre les deux groupes. C'est chose rare mais cela arrive: l'année dernière pendant une grève les parents se sont organisés pour garder les enfants. On a pu lire dans le préau des appels du genre: « Mme Untel peut garder trois enfants chez elle tel jour. » Les gamins étaient ravis.

« Les parents ont un droit de regard sur tout ce qui se passe à l'école, c'est indéniable. En même temps, il est extrêmement difficile de laisser les parents intervenir au niveau pédagogique, nous avons nous-mêmes beaucoup de mal à unifier notre pratique, nous ne pouvons pas laisser des parents imposer des points de vue, contraires aux nôtres. Quand les parents interviennent dans l'école — et ils le font —, c'est toujours en tant que parents, jamais en tant qu'éducateurs, ils viennent montrer un montage-diapo, présenter un spectacle de marionnettes ou exposer leurs tableaux dans l'école, mais ils ne prennent pas en charge un groupe ou une classe. L'ouverture de l'école aux familles, c'est bien, mais qui en profite, qui vient dialoguer? Sûrement pas les parents dont on voudrait que le regard compte parce qu'ils ont été eux-mêmes rejetés ou

écrasés par l'institution scolaire. Il y a une main-mise surtout dans les APE par un certain type de parents, qui ont le temps, qui ont le verbe et qui ont bien souvent, surtout dans les écoles où il y a des vues très traditionnelles sur l'école, dans les réunions, ce sont toujours ceux-là qui prennent la parole. Les autres, ceux dont les enfants sont les plus menacés par l'institution scolaire, ne parlent pas. Ils viennent, ils écoutent, ils ne disent rien. Soit parce qu'ils parlent mal et ont peur d'être jugés, soit parce qu'ils nous font une entière confiance. Et cette confiance là est dangereuse. Nous ne sommes pas neutres nous les parents, et puis qu'est-ce que c'est qu'un juste un instit ? Quelqu'un qui est passé du banc d'écolier au bureau du maître. Quelqu'un qui connaît mal la vie, à qui la réalité échappe souvent. »

Des nounous spécialisées

Françoise, une instit, prend la parole à son tour. Elle est suppléante comme Dominique, comme Danièle qui travaillent avec elle. Mieux, elle a un mi-temps dans cette école et un mi-temps dans une école du 15ème. Et pour couronner le tout, deux sections d'âge différent : les 4-5 ans le matin, les 2-3 ans l'après-midi !

« On considère les instit de maternelle comme des nounous un peu spécialisées. L'année dernière, j'ai reçu la visite d'une conseillère pédagogique dans ma classe. Elle a trouvé que ce que je faisais avec les enfants ne convenait pas. Elle m'a dit : « Il va falloir vous mettre en primaire, vous aurez un programme, vous serez dirigée... Cela signifie très clairement que seul le primaire compte, que seul le primaire est « formateur », le reste, le travail que nous faisons, c'est de la rigolade. Je me sens bien, j'ai l'impression de faire du bon boulot. L'après-midi, dans l'autre école, c'est l'enfer : il ne se passe rien. Il faut que les gosses soient propres et qu'ils produisent, des dessins, des collages, n'importe quoi mais qu'ils produisent ! Et quand vous proposez quelque chose, on vous balance le sacro-saint règlement à la figure. Les règlements servent essentiellement à protéger les enseignants contre toutes innovations pédagogiques et à sécuriser les directeurs. Si on suit les règlements à la lettre, aucun enfant n'a le droit, par exemple, de circuler seul dans une école maternelle, veut on parle d'autonomie de l'enfant, quelle confiance lui fait-on ? Il y a des institus qui se cachent derrière ça et ça donne le pipi à heures fixes, à la queue leu leu et tout ensemble. »

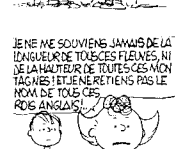
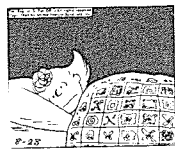
L'école de Martine n'ouvrira plus ses portes en septembre...

Transférée un peu plus loin, dans une école toute neuve, L'équipe ? Disloquée, Martine arrête, elle en a marre.

Ses instit sont toutes, ou presque, suppléantes : elles ne savent pas où elles échouèrent en septembre.

L'Association de Parents d'élèves de l'école grande. Dans la nouvelle école, les normes de sécurité ne sont pas respectées : les cours de récréation par exemple, disposés en terrasses sur les toits sont dangereuses. Soit. Mais à l'heure où on ferme une des écoles les plus vivantes du quartier, où une équipe pédagogique disparaît purement et simplement, n'y a-t-il pas d'autres droits tout aussi urgents à faire valoir ?

Propos recueillis par Christine Garin



Les parents et l'école

« C'est pas triste ! »

Dernière année de maternelle. Je vois le directeur de Pierre Larousse pour lui présenter Matthieu et visiter l'école. Évidemment, la cour est un peu triste et exotique ! Par contre, le reste est sympa : colorisé et gai. M. le Directeur a une bonne tête et la discussion que j'ai avec lui sur le Cours Préparatoire me réconforte, on préserve le rythme de l'enfant, et surtout on l'habitue progressivement à la discipline du primaire. Le coup de sifflet, ce signal un peu militaire de « la fin de la récré », n'est pas en vigueur au cours préparatoire. Il fait d'ailleurs marrer les gosses qui s'y habituent néanmoins petit à petit au contact des « grandes sections ».

À Pierre Larousse, les parents peuvent pénétrer dans l'école (cela ne se fait pas partout !), parler avec les enseignants et le Directeur et suggérer des idées en les inscrivant sur un panneau réservé à cet effet (le panneau est d'ailleurs toujours vide !). Les parents arrivent également eux-mêmes des ateliers pour les enfants, toutes classes mélangées, le vendredi après-midi et le samedi matin : bois, céramique, dans, plâtre, etc... Tout le monde trouve ça très chouette, mais les parents se font tirer l'oreille, n'ont pas le temps, pas d'idées, etc... La sortie de l'école est plutôt gaie et bruyante, tenues chouettes côté enfants et parents. Soirée cinéma à Pierre Larousse : « La Guerre des Boutons », « Monde fou », M. le Directeur aime les enfants et les enfants aiment Pierre Larousse. Évidemment, ce n'est pas une école parfaite !

Pascal et Matthieu Schneep

« C'est pas gai... »

J'ai très peur de mettre mon enfant de 2 ans à la maternelle, c'est tellement une question de hasard ! Une mère.

« On ne peut pas choisir l'école de son enfant. Et alors ? Il y a des risques dans la vie, il faut les accepter ». Un père.

« Mon fils va rentrer en primaire. C'est la panique. L'école traditionnelle ne me satisfait pas du tout, je crains beaucoup qu'il n'y soit pas heureux. J'ai également peur des écoles parallèles car il ne sera pas avec les enfants du quartier, issus de tous les milieux ». Une mère.

« L'institutrice de ma fille aînée, qui est en CM2, obligeait ses élèves à écrire au porte-jouet ; elle disait que « c'est une discipline de l'esprit ». Une mère.

« Qu'est-ce qui te fait peur dans l'école traditionnelle ? ». Tout. Une mère.

Dans la cour près de chez moi, parfois le cri s'arrête, brusquement, sur un coup de sifflet du maître ou du directeur. Les gosses s'immobilisent, mais aux dos : les chiots sont bien dressés, ils connaissent la consigne. Le Dirlô fait son sermon du jour : « À la cantine, je veux voir tout le monde péter et manger son orange ». Un gamain s'est gratté la cuisse. « Répète, toi ! ». Et le même répète : « Allez maintenant ». Et, instantanément, le long cri repart, plus aigu encore.

10 000 élèves dans le 14ème

L'école est une affaire qui tourne ; à la rentrée 1978, il y avait dans le 14ème :

- Près de 10.000 élèves (9.623 inscrits exactement, dont 3.545 en maternelle) ;
- Près de 400 maîtres, dont une très forte proportion d'institutrices (98 % en maternelle, 75 % en primaire) ;
- Et une quarantaine de directrices et directeurs.

À la rentrée de septembre 1979, un certain nombre de classes sont menacées de fermeture.

En janvier 1979, il était prévu 73 fermetures de classes dans les écoles parisiennes, dont 16 dans le seul 14ème arrondissement : 2 classes fermées 12 rue d'Aldasia, 48 rue H. Maindron et 7 avenue M. d'Ocagne Sud, 1 classe fermée rue A. Chantin, boulevard Arago, 7 avenue M. d'Ocagne, 7 avenue M. d'Ocagne Nord, 93 rue de l'Ouest, rue Sévero, square A. Fournier (maternelle), rue M. Rouvier (maternelle), rue Asseline et rue Bouliard.

Depuis, le nombre des fermetures prévues sur Paris a, semble-t-il, diminué : il n'y en aurait plus que 52 au lieu de 73. Mais rien n'est définitif : on ne sait pas encore quelles écoles du quartier tomberaient coupées de l'austérité. Selon les parents d'élèves (Corneq), qui dénoncent ces fermetures, il est probable que

les décisions de fermetures seront prises en septembre, en fonction des effectifs de la rentrée. Bref, l'incertitude.

Le paradoxe des fermetures de classes

Alors que l'Éducation Nationale veut fermer des classes dans le 14ème, nous nous sommes livrés à un intéressant petit calcul. Dans l'ensemble des 39 écoles du 14ème, il y avait à la rentrée 1978 : 58 classes spécialisées (dont 2 en maternelle), 111 classes maternelles, 3 classes élémentaires et 220 classes élémentaires (dont 53 C.P., 45 1/2 C.E.1., 39 C.E.2., 36 1/2 C.M.1 et 41 C.M.2). Soit un total de 388 classes dont 54 spécialisées.

Ces chiffres permettent un constat très simple (éducation spécialisée non comptée) :

- Pour ramener les effectifs maximum par classe à 25 élèves dans le primaire (objectif officiel de l'Éducation Nationale), il faudrait 228 classes élémentaires. Il y en a actuellement 220, soit un déficit de 8 classes.
 - Pour ramener les effectifs maximum par classe à 30 élèves, en maternelle (toujours objectif officiel), il faudrait 128 classes maternelles et enfantines ; il y en a actuellement 114, soit un déficit de 14 classes.
- Dans ces conditions, il n'est même pas besoin de se poser la question : Qui pâtira des fermetures de classes envisagées ? ». Comme le dit une institutrice : « L'encombrement des classes tue la pédagogie... »

« y'a pas de ganache dans l'enseignement »

L'école, avec ses incertitudes et ses certitudes, l'école telle que la vivent les instituteurs : nous avons tenté de la découvrir en discutant avec trois « instits ». Appelons la première Hélène, 35 ans, elle habite le quartier et enseigne en banlieue. Le second, Robert, 28 ans, et la troisième, Claire, 30 ans, habitent le quartier et sont instits dans des écoles primaires du 14^e.

On entend souvent dire par des parents d'élèves : « Nos gosses sont malheureux à l'école ».

Hélène - Je n'ai jamais entendu ça dans une réunion de parents d'élèves à l'école. Je tombe un peu des nues. Cette notion d'angoisse, je ne peux pas la supposer, c'est le problème de l'adulte, pas celui de l'enfant. Les gosses qui sont chez nous, ils sont heureux.

Qu'est-ce que l'école pour l'enfant ?

Hélène - L'école, c'est une société. C'est un moyen de rencontrer d'autres enfants, il n'y a plus de grandes familles. C'est un lieu d'échange, de dialogue, qui fait intervenir le voisin de l'autre, le respect de l'autre, on est libre jusqu'à ce qu'on ne gêne pas l'autre. L'école, pour les enfants, c'est comme le monde du travail pour les adultes.

C'est pas très grisant !

Hélène - Nous essayons de faire pour l'enfant quelque chose qui soit le monde mal, de le rendre le plus heureux possible, sans l'indapter complètement. Chacun fait sa cuisine avec sa sauce.

Est-ce à dire que l'école, c'est forcément un mal ?

Hélène - Oui, il y a des choses qui sont un mal, tout le côté obligation, habitude. Cela pose le problème de l'adaptation de l'enfant à sa future vie d'adulte. Il y a les règles du jeu, il y a une loi. On s'adapte à tout et on s'en sort très bien.

Robert - C'est pas nous qui « faisons » l'école. Elle nous est imposée par la société, le ministère. On est l'ultime rouage à qui on ne demande rien... Avec les modifications des programmes imposées d'en haut, on fabrique des générations de sacrifiés. Il y a l'école et il y a les enseignants.

Tu dis « l'école et les enseignants ».

Quelle différence fais-tu ?

Robert - L'école nous est imposée. L'insti, lui, est honnête, pas fustimé ; il fait son boulot. Je considère qu'il n'y a pas de ganaches dans l'enseignement ; c'est pas possible de passer six heures avec des gamins, t'es obligé de les intéresser.

Les parents peuvent-ils choisir l'école de leur enfant ?

Claire - Il n'y a peut-être pas de choix possible. C'est une bonne chose parce que les parents demandent des dérogations pour ne pas faire leurs mêmes dans une école où il y a beaucoup d'étrangers, d'immigrés. C'est atroce de voir les bruits de trottoir qui courent sur les écoles, leur niveau, etc... En même temps, il faut revoir le problème de la ségrégation qui est trop tatillon.

Selon vous, quel rôle les parents ont-ils à jouer dans l'école ?

Hélène - Chez le médecin, tu ne demandes rien, tu es client et tu es en état d'infériorité ; c'est comme ça. Maintenant, tout le monde se targue de faire de la pédagogie, avec toute cette vulgarisation, mais ce n'est tout de même pas la « connaissance ». On ne fait plus confiance à l'enseignant. **Robert** - Je ne suis pas pour que les parents luttent pour avoir un œil sur ce que je fais. Je n'admets pas que les parents viennent me dire ce que je dois faire. Moi, je suis un technicien de l'enseignement. Quelqu'un qui est insti connaît son métier.

« J'ai encore 22 ans à faire et 4 échelons à grimper. C'est terrible ce tassement de la hiérarchie ».



LA PETITE ÉCOLE.

« J'ai encore 22 ans à faire et 4 échelons à grimper. C'est terrible ce tassement de la hiérarchie ».

Aimez bien votre maître, enfants les bonnes manières et la politesse et la Science et la Sagesse. Serez pour vous le fruit de ses enseignements...

Et le problème du racisme ? ...

Robert - J'ose espérer que ça n'existe plus. On véhicule les valeurs du capitalisme, c'est au-dessus de nous ; on ne le contrôle pas, on le subit. Tout ce que tu peux faire, c'est limiter les dégâts. Pour moi, l'axiome c'est : t'es pédagogue, qu'on te fasse confiance.

Au nom de quel ?

Robert - Nous on passe des examens, mais il n'y a pas d'exams pour faire des enfants. Les parents discutent à priori la confiance en nous.

Hélène - Est-ce qu'il n'y a pas une sorte de jalousie de la part des parents à l'égard des instits ?

Robert - Il ne faut pas débousser les enfants en contestant à la maison ce que l'on entend dire de ce qui se passe à l'école, en leur faisant croire qu'il y a deux vérités : celle de l'insti et celle des parents.

Hélène - Les parents projettent leur angoisse sur leur enfant. Quand les enfants se braquent à l'école, c'est le plus souvent lié à ce qui se passe dans la famille. Et c'est l'école qui est tenue pour responsable.

D'un côté, vous dites « l'école sera ce qu'en feront les parents », de l'autre vous ne souhaitez pas que les parents interviennent dans l'école ; c'est plutôt contradictoire.

Hélène - C'est vrai, on est deux clans différents, les instits et les parents. Et l'école doit tout prendre en charge du fait de la démission des parents.

Robert - J'en ai marre de faire la grève pour des enfants qui ne sont pas les miens et des parents qui s'en foutent.

Claire - A la maternelle, les parents pensent qu'on fait de la garderie, en primaire, aussi, pour eux, c'est en 6^e que ça commence à être sérieux. Garderie agrémentée de quelques apprentissages.

Robert - Il y a des mères, leur seul problème, c'est que leur gosse soit casé. Le problème des qu'il y a une grève, ou une conférence pédagogique, c'est : qui va garder mon enfant ?

Pourquoi l'es insti ?

Robert - Pour moi, à 15 ans, être ins-

tit, c'était une occasion de sortir du milieu prolétaire. Inconsciemment, c'était travailler moins que mon père, avec un métier intéressant. Maintenant, c'est dévalorisé, à cause du fric ; pour rester dans l'enseignement, c'est vraiment parce qu'on aime ça. Mais le problème du fric, c'est pas décisif, moi je préfère finir à 4.500 balles et garder mes vacances, plutôt m'éclater sur des tas de trucs plouvot que de gagner plus en bossant dans une usine, dans une banque ou dans une boîte d'assurances.

Si on va au bout de son raisonnement, on doit supprimer tout contrôle ...

Robert - À la limite, oui ...

Un jour, tu peux vraiment tomber sur un « facho » ...

Robert - Par exemple ?

Un insti qui cogne par exemple ...

Robert - Ça, c'est une faute professionnelle, c'est sanctionné. Un insti « facho », je ne sais pas ce que ça veut dire.

Une relation très perverse entre un insti et un enfant ...

Robert - Je ne comprends pas. Tous les gens qui sont titulaires ont eu le C.A.P. Alors ? Il faut leur faire confiance. Je pense que la majorité des instits ne sont pas des fustimés.

Ca me gêne que, devant des « étrangers », on dise qu'il y a des bons et des mauvais instits. Moi, je parle des techniques pédagogiques, l'idéologie, je m'en fous.

Là, je voudrais lancer un pavé dans la discussion ; je parle ce si tu touches aux vacances, tous les instits quittent le métier. S'il y a une dévalorisation de l'insti, c'est aussi parce que, physiquement, il a changé ; ses cheveux se sont allongés, il a de la barbe.

Sa conscience professionnelle également a changé ; le métier s'est fonctionarisé, il fait ses 6 heures, bon mais après l'école, il s'occupe de ses loisirs. Ce n'est plus la « vocation » comme dans le temps, il n'y a plus la défense de la République ...

Et puis, toute profession qui se féminise se dévalue.



Au ras des pâquerettes

Quelle image les parents d'élèves se font-ils de l'école ? Quel rôle peuvent-ils ou veulent-ils y jouer ? Une façon de répondre à la question est de voir ce que disent les conseils locaux de parents d'élèves (Fédération Cornec) du 14^e. Réunis en assises en décembre dernier, ils ont fait la synthèse de leurs revendications ; nous publions de larges extraits du chapitre intitulé : « La vie à l'école ».

Des problèmes cruciaux apparaissent au dépouillement des contributions de 16 groupes scolaires et concernent la majorité des écoles maternelles et primaires. La Ville de Paris, qui réalise les équipements et ée le personnel non-enseignant, l'entretien du matériel et des locaux ainsi que la Caisse des écoles, est donc directement impliquée, elle est responsable d'un certain nombre de carences que nous avons pu relever dans notre arrondissement.

La majorité des écoles publiques présentent, à des titres divers, des locaux vétustes et inadéquats.

La meilleure illustration de cet état de fait est le nombre de fonctions qui peut remplir le Préau : il sert à la fois de réfectoire, de dortoir, de salle de sports, de salle de réunion ou d'abri pour les récréations en cas de pluie.

● **Absence d'un véritable réfectoire dans de nombreuses écoles de l'arrondissement.** Et, dans bien des cas, s'il existe, il est trop exigü et pas insonorisé. Ceci se vérifie dans plusieurs écoles : Sévero, Boulard, H. Maindron. Egalement, dans plusieurs écoles, « deux services » ont lieu... Compte-tenu qu'un nombre croissant d'enfants doivent prendre leur repas à l'école, il nous semble primordial que les enfants disposent d'un réfectoire bien installé afin que, le moment du repas soit un moment de repos.

Si la cuisine est généralement faite dans l'école, nous devons exiger que ce soit dans toutes les écoles, car il est prouvé que les cas d'intoxication ont lieu, dans la majorité des cas, lorsque le repas est transporté.

● **Des sanitaires vétustes et insuffisants.** Nous dénonçons l'état intolérable de délabrement et l'insuffisance des toilettes dans l'ensemble des écoles de l'arrondissement... Vétuste : Sarrette, Boulard, P. Larousse, Arago (bas adossé à la mixité). Insuffisant : des écoles maternelles occupant 3 niveaux (ceci au mépris de la sécurité en cas d'incendie) n'ont pas de toilettes à l'étage... Il manque des points d'eau (lavabos, éviers) : Boulard.

● **Des dortoirs inexistantes.** Comme pour le réfectoire, le dortoir est souvent insuffisant ou absent. Le préau, la classe font souvent office de dortoir... les lits sont en nombre suffisant ; ils sont défilés pour la sienne et repliés ensuite. Sarrette : pas de dortoir... Boulard 24 lits pour 75 enfants... Hippolyte Maindron... Arago...

● **Des cours exigües.** Les écoles actuelles étant pour la plupart très anciennes, n'ont pas été prévues pour la capacité d'accueil qu'elles connaissent maintenant. Les cours sont donc souvent trop petites, mal aérées de la pluie et pas du tout aménagées pour les petits. Cours à aménager : A. Charrier, Boulard, Sarrette, Rue Alsace (écoles maternelles).

● **Un état général des bâtiments pas toujours satisfaisant.** Portes et fenêtres sont presque toutes à réparer (ex. P. Larousse). A revoir aussi les installations électriques, insuffisantes et inadéquates.

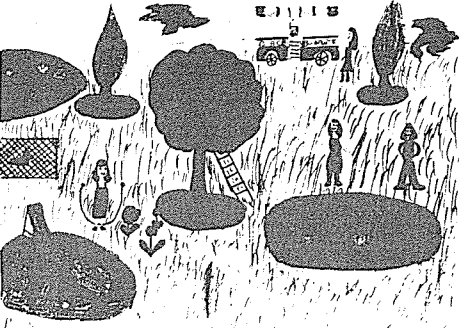
● **Absence de locaux spécialisés.** Les écoles étant anciennes, les parents dénoncent l'absence de salle d'audio-visuel, de réunion, de lecture, de repos pour l'interclasse de midi. On en arrive à l'absurdité de l'utilisation de matériel dont peuvent disposer les écoles par manque de locaux.

Une école neuve n'a pas de cabinet médical (Jaquier).

Les C.P.E. Cornec de l'arrondissement dénoncent le manquement à certaines règles élémentaires de sécurité.

● **La sécurité dans l'école :** A Arago ou Sarrette, les portes de secours ferment dans le mauvais sens. A Sévero, l'escalier de secours est à refaire. A Maurice d'Oagne, le premier étage risque de s'écrouler. A Pierre Larousse, il manque un escalier de secours pour utiliser le 2^e étage.

● **La sécurité à la sortie de l'école :** La sortie des écoles est, dans bien des cas, problématique (obstacle ou bien longueur insuffisante de barrières, traversée de grandes artères de circulation...). Ne pouvons-nous envisager un passage sur/sous le boulevard Brune ?



dessin d'élève école du 71 rue de l'Ouest

Disons-le tout net : la surprise est de taille à la lecture de ces 10 pages dont on suppose qu'elles expriment les inquiétudes et les exigences de bon nombre de parents d'élèves du quartier.

Les revendications des parents sont, en effet, exclusivement maternelles : après l'adaptation des locaux et les problèmes de sécurité, viennent les questions de personnel municipal (animateurs, maîtres délégués, femmes de service), de la Caisse des Ecoles, des équipements socio-culturels et sportifs, des centres de loisirs, et centres agréés, de la santé scolaire et pour conclure le tout, de l'insuffisance des crédits. En un mot, cela a la sécheresse d'un compte rendu de conseil d'administration ou d'un bilan d'entreprise.

Sur le rôle des parents à l'école, rien — ou plutôt, si, cette phrase sur les plates-bandes commentaires, dans le chapitre « Problèmes généraux sur le fonctionnement de l'école » : « Les parents ont un rôle important à jouer dans l'école... C'est tout. Pourquoi un tel silence ? Les parents ont-ils peur de marcher sur les plates-bandes des enseignants ? Ou bien craignent-ils de soulever trop de lièvres à la fois dans une fédération qui regroupe des parents d'élèves de toutes familles politiques, idéologiques, religieuses ? Ou bien, enfin, est-il plus commode de réclamer des gommiers et des réfectoires insonorisés plutôt que de poser — ne serait-ce que poser — le problème de l'inscription scolaire ou leurs enfants vont passer 15 ans de leur vie ou davantage ?

Aures des jonquilles

Au cours de notre petit périple à travers les écoles du quartier, nous avons buté sur un problème symptomatique de ce que, les écoles publiques ferment des classes alors que les écoles privées font le plein ou sont même dans l'impossibilité, faute de place, de satisfaire toutes les demandes d'inscription qu'elles reçoivent ? Nous sommes allés poser la question à M. Etienne Dubois, chargé de la gestion de l'école Charles de Foucaud, rue des Jonquilles. Il s'agit d'une école libre catholique qui accueille 350 élèves dans 12 classes dont 4 de maternelle. Ses réponses sont prudentes mais intéressantes.

Je ne puis pas faire de polémique entre l'école publique et l'école privée. Si les parents choisissent l'école libre, c'est de leur plein gré. Je crois qu'ils préfèrent l'école libre parce que, bien sûr, nous offrons une forme d'enseignement en tous points conforme à ce qu'exige l'Education Nationale, mais aussi parce que cela répond à une philosophie qui leur convient mieux.

C'est à dire ?
Nous sommes une école libre catholique, nous donnons quelque chose en plus. Cet enseignement religieux est important, ce sont des heures de classes et pour les enfants qui le désirent... Ni M. Michel Béal, le directeur, ni moi, ne tenons à ce que les choses soient plus claires, plus marquées parce que c'est évidemment la « pierre d'achoppement » avec l'école publique. Nous ne désirons absolument pas créer une différence trop importante parce qu'on deviendrait alors une école de privilèges, un peu l'école d'une caste...

Quelle est la proportion des enfants qui suivent cet enseignement religieux ?

Presque tout le monde. Quels sont les parents qui mettent leurs enfants chez vous ? Pour beaucoup des gens du secteur, la population des immeubles neufs qui sont autour. Trois nouvelles « tours » sont en construction derrière et seront terminées à la rentrée scolaire... Les loyers de ces immeubles sont relativement assez chers. Un fait dominant : nous avons pas mal d'enfants de commerçants (environ 30%), plus 20% d'enfants de cadres et 20% d'employés.

Cela coûte combien ?

Eh bien, nous demandons 58 F par mois et par élève, pendant les 9 mois de l'année scolaire. Comme nous avons un contrat simple avec l'Education Nationale, les salaires des 12 maîtres sont réglés par l'E.N. La somme forfaitaire que nous demandons aux parents sert à couvrir les frais de fonctionnement et les salaires de quatre personnes rémunérées en plus (secrétariat, un cuisinier pour notre cantine — qui a très bonne réputation —, un aide-cuisine et une personne chargée de la surveillance, du nettoyage, un peu de l'économat). Nous touchons des subventions de la Ville de Paris (145 F. par an et par élève) et l'Etat prend en charge une partie des frais de fonctionnement (45 F. par an et par élève). Au total, c'est juste mais nous arrivons à équilibrer. Pour la cantine, nous demandons 8 F. par repas mais tout est à notre charge, ce qui n'est pas le cas dans les écoles publiques.

—, un aide-cuisine et une personne chargée de la surveillance, du nettoyage, un peu de l'économat). Nous touchons des subventions de la Ville de Paris (145 F. par an et par élève) et l'Etat prend en charge une partie des frais de fonctionnement (45 F. par an et par élève). Au total, c'est juste mais nous arrivons à équilibrer. Pour la cantine, nous demandons 8 F. par repas mais tout est à notre charge, ce qui n'est pas le cas dans les écoles publiques.

Pourquoi les parents préfèrent-ils passer par vous pour inscrire leurs enfants à l'école publique gratuite ?
Nous avons fait un questionnaire pour connaître les critères du choix des parents. La raison essentielle n'est pas du tout le fait qu'il s'agit d'une école religieuse. A l'école, l'instruction pédagogique y sera meilleure à cause du sérieux des maîtres. Je ne veux pas dire que les maîtres de l'école publique ne le sont pas, mais si y a... «hez nous peut-être, un peu plus de « volontariat », de bénévolat.

Ne croyez-vous pas que les parents sont tranquillisés par le simple fait qu'ils paient ?

Les parents paient et ils ne trouvent pas que c'est cher. Si on leur demandait plus, ils donneraient plus (on ne peut pas à cause des conditions du contrat avec l'E.N. la grande majorité dit « On a mis nos enfants là parce que ce se a peut-être un peu mieux qu'à côté »). Dans toutes les classes, on est frappé par le nombre des problèmes qu'il peut y avoir au niveau de la famille. Beaucoup de parents nous confient leurs enfants parce que « ce n'a va pas à la maison ». Ici, c'est un exemple qui est parti... Peut-être un souci de sécurité, mais ce n'est pas simplement le fait de payer. On est dans un monde où les gens n'ont pas le temps. Quels sont les parents qui s'occupent vraiment de leurs enfants, qui ont vraiment la possibilité de le faire ?

Quelle est aujourd'hui la place de l'école libre ?

Nous avons une place à jouer. La vraie liberté se trouve chez nous.

si les enfants pouvaient choisir...

Lors d'une réunion-débat qui a eu lieu début-mai à la librairie L'Herbe Rouge sur le thème de l'école, plusieurs parents ont posé des questions à la fois curieuses et un peu inquiètes sur « les écoles parallèles » : c'est quoi, c'est qui, comment ça se passe, etc... A notre connaissance, il n'y a plus d'école parallèle dans le quartier puisque La Roulotte, qui fonctionnait l'an dernier au 68 rue de l'Ouest, a fermé ses portes et a été remplacée par une crèche (voir le 14^e Village n° 12).

Mais si vous voulez en savoir davantage, comprendre les ambitions et les problèmes de ces « lieux parallèles », vous disposez d'un dossier passionnant réalisé par la revue « Autrement » et intitulé : « ... Alors on n'a pas d'école aujourd'hui ? ... ».

Il nous paraît important d'en extraire quelques passages où les deux auteurs répondent aux critiques qui sont faites le plus souvent aux écoles parallèles.

1 - Non-intégration sociale.

Argument choc : « Vous les élevez à part ». Mais, justement, c'est chaque famille qui élève à part ses enfants. Les « lieux pour enfants » réagissent contre cette société qui organise la survie dans un désert social. Nous avons l'ambition, esquissée dans les écoles parallèles, clairement affirmée dans les collectifs adultes-enfants, de ne plus élever nos enfants « à part ». Ou sont-ils, les ghettos ?

J'affirme catégoriquement que les enfants avec lesquels nous vivons ne sont ni analphabètes ni idiots. Parce que, quelle que soit l'activité proposée, elle respecte leur rythme et leurs désirs, parce que le jeu libre détermine la pierre d'angle de leur construction. Leur savoir ne sera pas le nôtre. Et après ?

Bien des critiques se réduisent à la question : « Ne sont-ils pas des inadaptés dans notre société étrangère à la vôtre ? ». Nous, nous ne comprenons pas l'argument : « Mon gosse ira à l'école comme tout le monde ». L'enfant a-t-il été aussi baptisé à ce titre ? Fera-t-il son service militaire ou la guerre pour la même irréfutable raison ? Se mariera-t-il ou écouterait-il RTL pour faire comme tout le monde ? Ne pas faire comme tout le monde.

est-ce de l'individualisme petit-bourgeois ? L'extrême-gauche est-elle à ce point culpabilisée de ses échecs auprès de la classe ouvrière qu'elle revendique pour ses enfants le droit de se taire - comme tout le monde - ?

2 - Ecole de luxe, école de classe.

Nous vivons, dans nos lieux respectifs, en autogestion et c'est actuellement un luxe. Demain, on ratera gratis. En attendant, il faut payer. Entre la machine à laver et le loyer d'un lieu pour enfants, on a choisi le loyer. On s'en passerait bien. Si l'Etat « soutient » le poids de l'Education Nationale, c'est qu'il y trouve intérêt (lire les textes très éclairants du fameux Jules Ferry). Nous payons cher le droit de ne pas nous plier aux règles de la sélection. La gratuité de l'école laïque et obligatoire, est-ce vous ou vos gosses qui en paieront la facture ?

Nous préférons payer en espèces qu'en nature.

Si les lieux pour enfants que nous avons choisis sont des lieux de luxe,

ce n'est pas à cause de l'argent. C'est surtout parce que les adultes qui s'y sont engagés ont du temps. (...) En majorité nous sommes des intellectuels - petits-bourgeois, qui avons, grâce à nos familles, notre éducation et notre patrie, le temps de vivre, ce qui est un luxe très rare. Temps que nous prenons sur nos salaires : nous gagnons deux fois moins, nous consommons peu et - nul ne le conteste - la résistance à la consommation est un luxe réservé à ceux qui n'ont jamais manqué de rien. Oui, donc, nous sommes des privilégiés, et nous osons investir notre capital culture-temps dans l'enfance. (...) Ce n'est pas en mettant nos enfants à l'école qu'on démocratisera l'enseignement. Lutter à l'intérieur de l'école... Ce sont vos enfants, vos armes de combat ? Pas pour qu'ils s'enrayent, les armes ?

3 - Super-valorisation du rôle parental.

« Vous choisissez pour vos enfants une solution qui vous arrange ». On n'est pas maso et il est vrai que nous agissons selon nos désirs. Nous choisissons « pour » nos enfants comme n'importe quel parent qui choisit de prendre le risque de l'Education Nationale. Par contre, dans aucun « lieu pour enfants », nous n'avons gardé un enfant qui préférerait aller dans une école traditionnelle. Si les enfants des autres écoles pouvaient, eux aussi, choisir.

En gros, il s'agit de nous dire qu'il vaut mieux ne pas se laisser bouffer par les enfants et qu'il faut leur apprendre très tôt à se débrouiller tout seuls. (Mais l'autonomie - et les femmes le savent - ne se confond pas avec la solitude. Par contre, l'autonomie, c'est aussi pouvoir choisir librement la solitude. Nous faisons au sorte que les enfants puissent faire ce choix. Souvent aussi, nous nous entendons dire que

nous protégeons à outrance nos enfants contre la société telle qu'elle est. Nous les protégeons des dangers qu'ils ne peuvent affronter seuls, respect de la hiérarchie par exemple, mais on leur donne, (contrairement à l'école) les moyens d'une analyse critique de la société. Il est incontestable que nous sommes trop repliés sur nous-mêmes en général. Mais la critique que nous acceptons entièrement, c'est celle qui regrette que nous n'allions pas assez loin.

une école expérimentale :

maurice d'ocagne

A l'école de la rue Maurice d'Ocagne, en trois ans, une équipe d'enseignants s'est constituée et 10 classes sur les 24 que compte l'école ont acquis le statut de classe expérimentale.

Le but de cette équipe : transformer les pratiques pédagogiques pour réduire l'échec scolaire. Comment ? En associant réellement les enfants à la vie de leur école, en les laissant responsables de l'organisation de leur travail, en développant le travail en groupe, enfin, en ouvrant l'école sur l'extérieur : ainsi, les enfants se sont associés aux Amis d'Edgar et au Club 3^e Age de l'avenue du Maine, puis des animations communes.

Tout n'a pas été rose pendant ces trois années. La transformation des pratiques pédagogiques est-elle entrée dans les habitudes, les horaires, les programmes, la hiérarchie, bref, l'institution scolaire, ne rend pas la tâche aisée. Cependant, un nombre élevé de demandes volontaires, entrées dans les classes expérimentales de différents niveaux a été enregistré et seulement 1 % des parents s'est estimé mécontent de ce nouveau type d'enseignement.

Concrètement, qu'est-ce qui a été réalisé ? Une imprimerie a été installée et utilisée pour produire des livres, des brochures ; elle a également aidé beaucoup d'enfants dans l'acquisition de la lecture et de l'orthographe. Les enfants avaient d'autres projets : une émission de télé par les CM1/CM2 (« Je rêve, tu rêves »), une émission de radio « L'ortéil en coin » (CM2). L'organisation d'un semaine hors de Paris prise en charge par les enfants eux-mêmes.

Hélas, le groupe expérimental n'existera plus à la rentrée. Austérité, austérité ! Tout rentrera dans l'ordre et tant pis pour ceux à qui cette pédagogie nouvelle profitait. Les maîtres, les parents, vont-ils réagir ?

ECOLE STEINER

L'école Rudolf Steiner, de la rue d'Alésia, a démantelé ; elle se trouve maintenant à Verrières-le-Buisson. Nous lui consacrerons un article dans un prochain numéro.

Les fêtes et les jeux qui rythment le cours de l'année créent ou renforcent les liens entre tous les classes. Ainsi, à l'occasion de la St-Jean, une fête « portes ouvertes » se déroulera dans l'école le 24 juin (spectacles des élèves, exposition pédagogique, feux et danses le soir, etc...). Renseignements sur l'école : 62 rue de Paris, Amblainvilliers - Verrières-le-Buisson - Tél. : 011.38.12.

L'OBÉLISCATION SCOLAIRE N'EST PAS L'OBÉLISCATION ALLER A L'ECOLE...

La loi du 28 mars 1982, modifiée par les lois des 11 août 1936 et 22 mai 1946, et par l'ordonnance du 6 janvier 1959, établit l'obligation scolaire pour les enfants de 6 à 16 ans.

Mais son article 4 stipule : « L'instruction primaire est obligatoire pour les enfants des deux sexes, français et étrangers, âgés de 6 à 14 ans (seuls à la limite d'âge est passée à 16 ans, ordonnance du 6.1.1959) ; elle peut être donnée soit dans les établissements d'instruction primaire ou secondaire, soit dans les écoles publiques ou libres, soit dans les familles, par le père de famille lui-même ou par toute personne qu'il aura choisie. »

« Au cours du semestre de l'année civile où un enfant atteint l'âge de 6 ans, les personnes responsables devant, quinze jours au moins avant la rentrée des classes, soit le faire inscrire dans une école publique ou privée, soit déclarer au maire et à l'inspecteur d'academie qu'elles lui feront donner l'instruction dans la famille. »

patrick 10 ans

la poésie à l'école

Depuis la rentrée scolaire, Judith Mendelbaum, jeune poétesse, vient voir chaque semaine les élèves du CM1 de l'école primaire de la rue Delambre et les incite à écrire des poèmes.

Il ne s'agit pas là d'une expérience isolée : depuis trois ans, en effet, trois « poètes » poursuivent cette expérience dans une dizaine de classes primaires de Paris et de la banlieue sud. Leurs techniques sont empruntées à un professeur et écrivain américain, Kenneth Koch. Un des membres du trio les présente dans un très beau livre publié récemment : on y trouve notamment deux cents poèmes écrits en classe, certains très drôles, d'autres émouvants, tous très étonnants (*).

Je voudrais ^{Gullivert} dans savoir.
Je voudrais être ~~un~~ un avion je pour
rai voler pour voir comment
sont fait les nuages.
Je voudrais être un monstre

* Poésie dans les écoles Editions That
 MONTPELLIER-ÉDITIONS 380 D. 23 P.

Une trentaine d'enfants dans une salle de classe écoutent La « Dame de la Poésie » — c'est le nom qu'ils lui ont trouvé. Judith, commence par lire un poème de Rimbaud. Des mots, des sons, des rythmes se pressent, habitent peu à peu tout l'espace, circulent parmi les enfants. Comme face à un illusionniste, ils restent attentifs, suspendus à ce « poème dit », à cette voix, à ces mots dont ils ne doivent d'ailleurs pas toujours comprendre le sens. Mais ce qui est fondamentalement en jeu, c'est que, tout à l'heure, ces enfants deviendront à leur tour les magiciens des mots. Après ces quelques minutes d'écoute et de silence, Judith leur propose, comme chaque semaine, un thème d'écriture poétique : « Il s'agit aujourd'hui de raconter — ou d'inventer de toutes pièces — un secret, « quelque chose qu'on n'a encore jamais dit à personne... ». Et Judith continue : « Quand j'étais petite, à votre âge... ». Les enfants restent un peu muets devant cette confiance personnelle. « A votre tour maintenant, les enfants ! ».

Ils sont installés face à face par groupes de quatre. Leur institutrice est là, discrète mais très présente. Un petit nombre d'entre eux se concentrent déjà : c'est la tête à tête avec la page blanche. Pour tous les autres, l'envolement semble avoir disparu : petits bavardages, confidences peut-être, sourires gênés, éclats de rire... Mais la « Dame de la poésie » intervient, conseille, encourage collectivement puis individuellement quand on l'appelle au secours, quand on n'ose pas l'appeler aussi. Grande effervescence, chuchotements à l'oreille de Judith qui devient alors la dépositaire de tous les secrets du monde... Peu à peu, les voix plus calmes, apparemment captivés par ce qu'ils se mettent à écrire : quelque chose se passe et les fronts se plissent parfois et les stylos prennent leur élan... Imperceptiblement, comme dans la chanson de Prévert, « les poètes redonnent leurs arbres et les portes-plumes redonnent oiseaux ». Une valse muette de secrets qui met en jeu l'invention aussi bien que le souvenir.

Soudain, un petit garçon lance : « Mais si c'est un secret, il faudra pas le lire à haute voix comme tu es en train de le faire ! ». C'est dans l'air un secret. De plus banal au plus insolite : bonbons, pots de confitures volés, grands-méchants lours menaçants y étoient sans problème des « vaches à dentelles » ou des « dents lames de rasoir » (celles de ce petit-grand superman qui part en mission périlleuse pour tuer papa...).

À la fin de cette heure de poésie, ils ont l'air contents. Pas tous, car pour certains, ça n'a pas donné grand-chose. Mais ils ont appris au cours des semaines précédentes que ce n'est pas bien grave, les images et les mots seront au rendez-vous la prochaine fois. En attendant, il leur reste les nuages... Annie Sarfaty

- ### QUELQUES LIVRES SUR L'ÉCOLE
- Pour comprendre un peu « d'où vient » l'école.
 - Nous, les maîtres d'école » dans la collection Archives. Il s'agit d'autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque présentés par Jacques Ozouf. C'est passionnant.
 - Deux expériences de pédagogie « nouvelle » dans le cadre de l'Éducation Nationale.
 - « Vivre à Decroly » (Casterman), ouvrage réalisé collectivement par des parents, des enfants, des enseignants de l'école Decroly, installée à Saint-Mandé et très fortement menacée de fermeture à la rentrée prochaine.
 - Une voix communautaire » (Casterman). Le récit et l'analyse d'une expérience pédagogique exceptionnelle dans les écoles de la Villeneuve de Grenoble. Expérience également mentionnée par les mesures d'austérité de l'Éducation Nationale.
 - Et sur les écoles parallèles :
 - « Alors, on n'a pas école aujourd'hui ? ». — Revue Autrement, n° 13, avril 1978, n° 15, vente en librairie. Un dossier complet, incisif, reprenant sur Basile, les écoles parallèles en France depuis quelques années pour chercher une alternative à l'école.



l'école de la boulangerie

« Bonjour Basile, Laurence et Jean, votre pain était très bon, très bon, et on l'a mangé avec du boudin, du pâté qui viennent du cochon que le tonton et le père de Frédéric ont tué. Ça avait un bon goût et ça allait bien ensemble. Murielle avait apporté de la confiture de coings. On avait fait un pique-nique dans la classe et on a essayé de faire du pain ».

Depuis quelques temps, les murs de la boulangerie du Moulin de la Vierge se couvrent de mots doux et de dessins d'enfants. C'est que Basile, le boulanger, vient d'ouvrir la première école du pain, une école pas comme les autres où on apprend à pétrir et à cuire des pains-grenouilles, des pains-poissons, des pains-soleils que l'on enfourne soi-même et que l'on grignote ensuite, tout doucement, pour ce que ça dure longtemps.

Aujourd'hui, Basile et Laurence ont rendez-vous avec une dizaine de scouts du 19^e. Ils arrivent, sans beret, sans culotte courte et sans sac à dos : y'a pas que dans la boulangerie que les bonnes vieilles traditions se perdent. Les baguettes molissent sous plaisir et les scouts cachent leurs genoux, on vit vraiment une époque sans charme.

Il y a une bonne vieille odeur de son et de pain dans le fournil de Basile. La séance commence : « Moi, j'ai déjà essayé de faire du pain, j'ai pas réussi. Il est grand, le four. Y'a des pains qui font 4 mètres de long ? ».

Les mêmes ont chacun leur morceau de pâte. Il faut la mettre en boule, la taper doucement sans l'écraser, puis l'allonger du bout des doigts. On la roule entre les paumes et c'est bon.

« Tais pas, un rouleau à pâtisserie, j'aurais fait un serpent ? »
 « Merde, j'ai raté ma queue ! J'vais faire un œuf, c'est plus fastoch ! »
 La cuisson se fait au bois. On brûle de grands copeaux de chêne, on étale les

centres avec une grande tige de métal puis on enfourne le pain avec une pelle en bois à long manche.
 « Cette petite-là s'appelle une Viennoise » dit doucement Basile.
 « Viennoise de Chambrourcy » ricane un gamin à lunettes.
 « Débiles ces scouts », souffle le chat en se marrant.
 Le four est chaud, les petits pains disparaissent.

« On peut vous poser des questions sur la boulangerie ? »
 Dans le métro, la cheftaine a dû faire la leçon. Merde, c'est pas tous les jours qu'on a un boulanger respectueux des traditions à se mettre sous la main.

« Cambien qu'en fais de races de pain ? » Avec sa question marrante, le gamin sauve la situation, de justesse. Les pains cuisent, c'est l'entracte. Basile raconte la Légende du Moulin de la Vierge : « Vous savez pourquoi elle s'appelle comme ça, la boulangerie ? »

« Parce que y'avait un moulin et que la Sainte-Vierge, elle habitait dedans ! »
 « Il y avait une fois un pauvre meunier... (la légende est dans le 1^{er} numéro du 14^e Village).
 Si vous voulez faire comme les petits scouts, tremper vos mains dans la farine et humer un grand bol de nostalgic dough, allez voir Basile, les leçons de boulanger sont ouvertes à tous les groupes d'enfants et sont gratuites (11, rue Vercingetorix).

Christine Garin



fin du dossier.

La colle dans la rue

SPECTATA

par Jean-Pierre Lentini

Un atelier dans le 14^e arrondissement ? Pas nouveau, surtout quand il s'agit d'un atelier d'artistes. Mais peut-être différend : l'Atelier d'Arta Kokkinaki a une vitrine sur une des rues les plus vivantes du quartier, la rue Daguerre, au 58. Un atelier où l'on peut venir regarder. Des collages, des milliers de collages. Vingt années d'aventure du collage : une autre façon de regarder.



Que voulez-vous, il y a des choses qui, bien plus que d'être, laissent à dire, ce sont celles-là qui nous font croire à notre liberté.

Que voulez-vous que je vous dise sur ces choses, auxquelles on n'arrive pas à croire ?

Elles ne s'appellent pas tableau, toile, huile, gouache, aquarelle ou fusain.

Elles n'existent pas en soi car les éléments qui les composent, tout ou partie, ont été avant, notre et les connaît, notre et les a vus, sans les regarder ou en les regardant, ces images de musées, de musées, de publicités, images photographiques, enregistrements.

— Mais, l'existence le présente —

— Mais c'est sûr que je n'ai pas l'angoisse de la page blanche —

— Rien de plus sécurisant que le papier, la colle, les ciseaux —

— De chirurgien, papiers qui volent, papiers volants —

Pourquoi alors coller ? Pourquoi ne pas laisser se mouvoir sur cette salopette de pure blanche les ombres d'une mémoire à exorciser ?

— D'exorciser vous dire que je préférerais découper dans les originaux. C'est moins

facile, il est vrai, car la toile est plus forte —

Coller est un geste, pas un hasard. Tous se racontent un fait indélébile et définitif de la peinture japonaise fait d'un seul geste.

Coller, c'est placer une seule fois, c'est avoir préalablement découpé et gardé dans sa tête les milliers de vers, de relations, de couleurs.

Se tromper, c'est jeter.

Colle sur quoi ? Sur un fond.

Le fond est la terre du collage, la terre, et puisqu'il s'agit d'autres choses que d'images neuves, la terre est le roc.

Le roc du fond est fertile.

Le fond. Aquarelles, feutres, images passées, lavées et acidifiées ; la peinture, les images, les photographes des autres sont des fonds ; des fonds pour ARTA KOKKINAKI.

Papiers collés, griffes, déchirés, plis, falsifiés, découpés, sans coutures, sans agrafes, la colle gouache, et invisible, ouïe les sens. L'aventure est dans le papier, le papier imprimé, les essais à dissection, la colle.

Unen immense de considération.

Excusez-moi de m'immiser un peu, mais, comme c'est moi qui regarde, je puis me permettre toute fantaisie, quitte à remettre à plus tard l'inévitable histoire du collage à travers les âges, à travers ses expressions, à travers ses techniques, qui n'aurait pour d'autre but que de vous dire que coller c'est mieux que peindre/luruler, ce dont je suis intimement persuadé. L'attitude est importante ; réinventer le présent, non pas le passé mais le présent ; plus de concept d'originalité, de « nouveau », plus de « rupture » avec un quelconque et fallacieux académisme ; coller c'est à côté.

Avec en plus, ce que n'ont pas réussi à introduire tous les mouvements modernes abstraits d'arrière ou d'avant-garde : le rire.

L'art de l'image a toujours été grave, même lorsque, grivois, il émouvait.

Art et église, même combat, c'est de dieu qu'il s'agit, et du même dieu en plus. Alors que le collage introduit les dieux, dont ceux du rire et du sourire. Vive, vive Arta Kokkinaki et la bande dessinée !

Jean-Loup Pivin

Théâtre Campagne Première 19 rue Campagne Première 322.75.93

— **Topor** : en alternance, une pièce et un spectacle de chansons blues à la plume du noir humoriste. La pièce, c'est **Fatidig et Opéra**, avec J. Barbouth et Dominique Basquin (les jours pairs). Les chansons sont interprétées par **Célérité et Bernadac** (les jours impairs). Le tout à lieu à 20h30 et continue en juillet.

— **Bruno Garcin** : 15 sketches, un titre général « Si personne te dit que tu es mort tu continues à vivre (avec un con) » et, paraît-il, certains saurs, des invites surprises. C'est à 22h30.

— **Lavelle** : une chanteuse noir américaine, blues et jazz des années 30, dernière le 17 juin (à 20h et 22h).

— **Sugar Blue** et son groupe **Mud Ball Sweet** : blues, blues et re-blues par l'imbattable harmoniste. Du 18 juin au 14 juillet à 20h30.

— **Christian Vander** : le leader de Magma entouré d'une formation inhabituelle où domineront les voix féminines. A découvrir du 26 au 30 juin, à 20h.

— **Mama Béa Tékieski** : elle avait dû annuler une douzaine de jours au mois d'avril pour raison de santé, elle devrait les « rattraper » dans le courant du mois de juillet, à suivre. Enfin, les concerts à 18h :

— du 17 au 24 juin : **Insomnie**, un jeune groupe de rock français, je présume.

— du 21 au 24 juin : **Folle Avoine**, la nouvelle génération du folk français.

— du 26 au 30 juin : **Agony Column**, un groupe venu d'Angleterre, la new wave débarque à Campagne Pre-

mière, car risque d'être plutôt intéressant.

— du 1^{er} au 3 juillet : **High Sign**

— ceux-là, je ne sais rien du tout à leur sujet, parliez !

— du 3 au 8 juillet : **Pataphonie**, un trio de « rock » français qui aime les sons étranges et les structures originales. A encourager de tout cœur.

Cour des Miracles 23 avenue du Maine 548.85.60

— 20h : **Les Après-midis d'Emilie**, de Stanley Gauthier, avec Monique Farbès, J.P. Schneider, Jean Bolo.

— 21h30 : **Dominique Lavanant** dans « Commissaire Nicole Bouton », de Dominique Lavanant et Martin Lamotte.

— 22h30 : « **Elle voit des nains partout** », féérie dégoûtante de Philippe Bruneau avec six comédiens dégoûtants, et une affiche dégoûtante de **Golbig**...

Tous ces spectacles devraient continuer au mois de juillet.

Il Teatrino 15 rue du Maine 322.78.92

Relâche dimanche

— 21h : **L'épouse ardente**, de Goldoni, mise en scène d'Attilio Magguli. Pendant tout l'été.

Théâtre Montparnasse 31 rue de la Gaité 320.89.90

Relâche dimanche soir et lundi

— 21h : **Le Philanthrope**, de Christopher Hampton, mise en scène de Michel Fagadaou, avec Laurent Terzieff. Jusqu'à la mi-juillet.

La closerie des bougnats



Crêperie, 102 rue de l'Ouest, 75014 Paris, tél. 545.00.55.



SUGAR BLUE (Photo BILLY)



COULES

Publicité



Folk-club du Bourdon
Petit théâtre de la Cité Internationale
21 boulevard Jourdan
Tél. : 589.38.69 et 589.68.52

— Lundi 18 juin, 21h. Michel Hindenoch chante, joue d'à peu près tous les instruments et s'intéresse particulièrement (mais pas exclusivement) à la musique cajun de Louisiane.

— Lundi 25 juin, 21h, dernière soirée de la saison avec Visontó, un groupe folk venu de Hongrie, ou, en cas de difficulté de dernière minute, le groupe Faux-Bourdon, musique ancienne et traditionnelle sur la vieille (Claude Flage) le clavier, la cornemuse, le basson, la contrebasse et la viole de gambe.

Gaîté-Montparnasse
26 rue de la Gaîté
322.16.18

La programmation de la Gaîté-Montparnasse vient d'être reprise par le collectif Ecoute s'il te plaît, qui y installe aussitôt ses protégés de marque Patrick Font et Philippe Val, dont les chansons et les sketches sont d'esprit 100% Charlie-Hebdo — le mauvais goût qui décape. Sujets favoris : l'armée, les sportifs, les flics, le sexe. Arme principale : le rire gras et saignant. Du 25 juin au 4 août à 22h. Aux mêmes dates, à 20h30, les mêmes énergumènes jouent une pièce de Patrick Font dont j'ai oublié le nom mais qui doit être elle aussi savoureuse dans le genre vachard et grossier.

SANGUINE

une nouvelle collection de romans noirs

• **TUEURS DE FLICS**
par Frédéric H. Fajardie

• **OTANTE EN EMPORTE LE VENT**
par Jean-Nicolas Baudrin

Editions Phot'œil - 19 r. Boyer Barret.

(P. 10/10)

Café d'Edgar
58 bd. Edgar Quinet
320.11.02

— 20h30, salle 1 : Signé Francis Blanche, par le groupe Nous chantons, ne vous déplaît, qui avait déjà fait un spectacle d'illustre mémoire sur Bobby Lapointe.

— 21h, salle 2 : Les Belges, par Pit et Rik van Kerguiduff, grand succès comique.

— 22h, salle 1 : Les deux Suisses, avec Alain Chevalier et Gérard Pichon, autre grand succès comique.

— 22h30, salle 2 : Popeck, de et avec Popeck, encore un grand succès comique.

Tous ces spectacles continuent en principe pendant tout l'été. Et les projets et activités diverses ne manquent pas au Café d'Edgar. Résumons :

— Tous les lundis, de 15h à 18h, auditions publiques d'éventuels candidats à une future programmation, chanteurs, musiciens ou troupes de théâtre. C'est ouvert à tout le monde et c'est gratuit.

— Les expositions continuent et tous les peintres du 14^e sont invités à se faire connaître pour la rentrée — écrire au théâtre à l'intention de Catherine Galéa et Thierry Chauvel, ou téléphoner le mardi entre 18h et 19h30 au 322.11.02.

— Après "Musique en jeans", une nouvelle programmation de musique aura lieu à partir de septembre à 18h30 (premier trimestre : chanson française et francophone ; deuxième trimestre : musique instrumentale). La sélection est faite par quatre paires de fines oreilles : Louis-Jean Calvet (Maintenant, Nouvelles Littéraires), Marie-Claire Desautels (Libre), Maryse Friboulet (France-Inter) et votre serviteur (14^e Village, Monde de la Musique). Vous pouvez déjà retenir vos dates d'après-midis, si n'y aura que du bon monde.

— Enfin, pour la bonne bouche et conçu spécialement pour l'été, le projet "Un ami pour un ami", qui mérite quelques explications. Grosso modo, c'est un numéro de téléphone, le 540.44.44, où se trouveront deux personnes, le tout situé au 173 avenue du Maine. Ce service d'accueil et d'échanges doit mettre en relation des personnes âgées, particulièrement isolées en juillet et août quand leurs amis ou leurs voisins sont en vacances, et des gens du 14^e qui auraient un peu de temps libre. Exemples de services à rendre : faire des courses urgentes, accompagner quelqu'un au marché, ou pour une promenade, ou pour une fête de quartier, ou simplement passer un moment ensemble, manger ou discuter le coup. En plus, le centre diffusera des informations pour les personnes âgées — commerçants restés ouverts, médecins de garde et pharmacies, fêtes de quartiers pour le 14 juillet ou le 15 août, etc. Inutile d'ajouter que toutes les bonnes volontés seront les bienvenues...

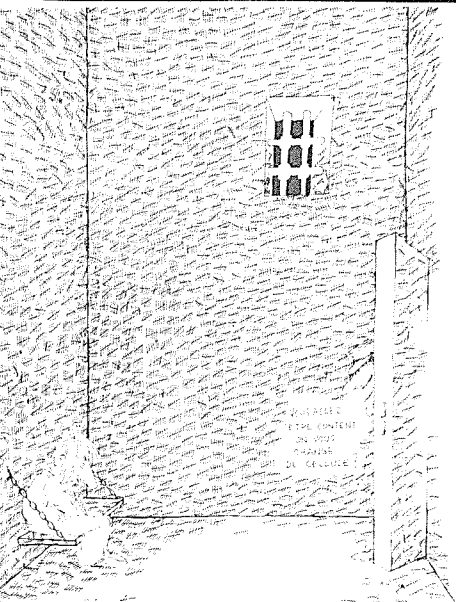
Aire Libre
3 impasse de la Gaîté - 322.70.78

— 20h45, jusqu'au 30 juin : Dédire à deux, de Ionesco, mise en scène Pierre David, avec André Nader, Pierrette David et Davy.

— 22h, depuis le 12 juin jusqu'au 15 septembre : La Voix humaine, de Jean Cocteau, mise en scène de Michaël Lonsdale, avec Polia Janska.

— 20h45, à partir du 19 juillet : Hors service, de Georges Bérby, mise en scène de Jean-Marie Retby, avec Jacques Hadjadj.

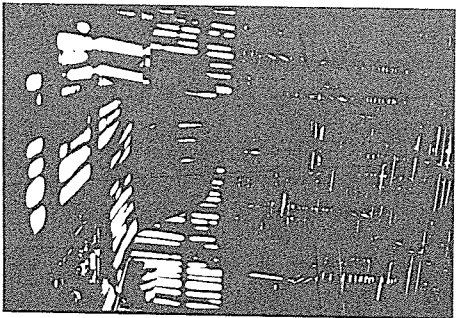
TROIS EXPOSITIONS



dessins d'humour

Avoine, Barbe, Binet, Blachon, Bretecher, Bridenne, Cabenes, Cardon, Fred, Gourmelin, Lucques, Mose, Nicolaud, Serre et Soulas ...

Bref, du beau linge. La crème, la fine fleur, le gratin des dessinateurs. Humour rose, noir le plus souvent, et grinçant, et percutant. Ils sont là tous, ou presque, jusqu'au 31 août et exposent leurs dessins préférés. Une exposition à ne pas manquer, d'autant que le cadre est joli, tout frais, tout neuf, au Jardin de la Paresse, le nouveau restaurant du Parc Montsouris (20 rue Gazan 75014 - Tél. : 588.41.15).



photographies

Si vous ne connaissez pas Dragomir, dépêchez-vous d'aller voir ses photographies. Elles sont exposées jusqu'au 19 juin à la fois à l'Éléphant Rose, le bar du cinéma l'Entrepôt (rue F. de Pressensé) et à la Galerie Phot'œil qui s'est ouverte récemment rue Boyer Barret.

collages

Et si vous aimez les collages, Annette Domont expose les siens du 20 juin au 10 juillet à l'Éléphant Rose, toujours.

Le dénumérateur fou a encore frappé...

« Nous sommes dénumérotés ! » Le 24 avril dernier, ce murmure d'angoisse retentit à tous les étages d'un immeuble paisible du 14^e arrondissement, situé rue Jonquoy, en plein cœur du quartier Plaisance.

A 11 heures du matin, l'émotion était à son comble : par mesure de sécurité générale, on allait priver les locataires de cet immeuble de leur cher numéro. Le 12 rue Jonquoy serait désormais plus le 12 mais le 10 bis : horreur et consternation du rez-de-chaussée au 6^e étage !

Très vite, les langues allèrent bon train. « Vraiment, ces Messieurs de la Mairie ne savaient plus quoi inventer ».

Au 5^e, un locataire imaginatif proposa une explication : peut-être réquisitionnait-on les numéros 12 de la Capitale pour construire à leur place des abris anti-atomiques... Au 4^e, une « vieille dame sanglotait sur sa lettre officielle. Avant égaré ses lunettes, elle avait pris la lettre pour un avis d'expulsion et commençait à faire ses valises en reniflant.

A 11 heures trente, le premier témoin put constater, en levant la tête, qu'il n'habitait plus au 12 : pour une fois, les services officiels n'avaient pas traîné, une plaque 10 BIS toute neuve trônait au-dessus de la porte. Il fallut bien se rendre à l'évidence : ce n'était pas un gag, les locataires du 12 avaient bel et bien changé d'adresse.

Heureusement, un petit malin, locataire au 6^e étage, prit les choses en main. Il téléphona à la Mairie. Qui était donc ce Philippe Gachon qui se mêlait ainsi des affaires intimes des citoyens et les dénumérait sans vergogne ? ! ...

● Qui était le mystérieux Philippe Gachon ?

Un comité de défense des numéros 12 était en train de se constituer, les locataires n'allaient pas se laisser faire, non mais ! ... L'horreur gagna d'un seul coup la place Ferdinand Brunot, la Mairie du 14^e se trouva brusquement plongée dans une confusion totale : Philippe Gachon n'existait pas.

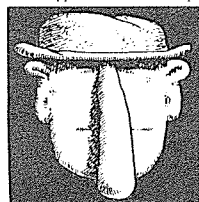


PHOTO - ROBOT ...

M. Barillet-Quart de Mouche lui-même, alerté par sa secrétaire, piqua son fard : pour accomplir son ignoble forfait, l'usurpateur lui avait dérobé son papier à en-tête personnel. Une heure plus tard, deux agents arrivaient sur les lieux du crime. « Pour enqûer », dirent-ils en se rengorgeant. Après quoi, ils posèrent leurs

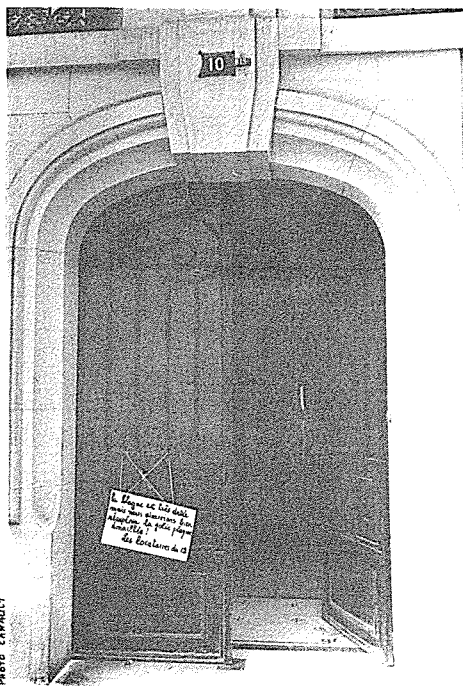


PHOTO CAVALLUT

képis sur le trottoir et s'asséyèrent dessus. Au bout d'une demi-heure passée ainsi à bayer aux corneilles, les yeux rivés sur le petit carré d'émail, ils firent un premier constat : le numéro avait bel et bien changé ! Après quoi, satisfaits, ils enfourchèrent leurs bicyclettes et quittèrent les lieux, non sans avoir glissé à l'oreille de Mlle Chinchinou, locataire au 5^e étage, et collectionneuse d'objets en tous genres : « Vous en faites pas, Mademoiselle, en los aura ces bandits, ils n'en sont pas à leur premier coup, mais on finira bien par les coincer ».

Mlle Chinchinou se désolait. Une si jolie petite plaque. Elle qui la lorgnait depuis le premier jour de son emménagement, et qui n'avait jamais osé... Une plaque émaillée, avec, enlaccée dans le bouclier du 2, un petit bouquet de jonquilles...

Mort d'une over-dose

Le lendemain, samedi, le 10 bis était toujours là. Et le sur lendemain dimanche aussi. On pouvait voir, errant à travers le quartier, des bandes de cousins de province endimanchés et affamés. « Mais, bonbonne, puisque je te dis que c'est là ! ». « Mais non, Emile, enfin, tu vois bien que

c'est pas le 12 ». Les Dugenuou du second étage, attendaient M. Léon, leur oncle de Carcassonne. A 14 heures, ils durent bien se rendre à l'évidence : M. Léon ne viendrait pas. Ils avalèrent le gigot-flageolet en pestant contre ce vieil ingrat et partirent au cinéma. On a retrouvé M. Léon quelque part près de la Porte de Vanves. Le quinquagénaire, diabétique, était mort d'une over-dose : avant de s'érouler sur le trottoir, il s'était entêté les six religieuses au chocolat destinées au dessert de sa petite famille. Un drame banal.

En apprenant la tragédie, les locataires du 12 ont décidé d'agir. Mlle Chinchinou est venue trouver les gens du journal. « Le ravisseur vous écouterà » a-t-elle dit. Les grands yeux verts de Mlle Chinchinou ont ravi le cœur des rédacteurs du 14^e Village. On dit même que notre rédacteur en chef se met, depuis peu, à collectionner les boutons de sonnettes...

Appel aux ravisseurs !

Les rédacteurs et les rédactrices du 14^e Village, prêtent leurs voix aux locataires du 12 rue Jonquoy afin que triomphe la Justice et que cesse l'Horreur de ce drame atroce. Ils supplient les ravisseurs de la petite plaque (couleur bleue, taille 12cm, signes particuliers : deux tâches de rouille sur la fesse droite) de restituer l'enfant. Ils portent garants du fait qu'aucun mal ne sera fait aux ravisseurs s'ils rendent la plaque saine et sauve à ses locataires. Aucune rançon n'ayant encore été réclamée, le Journal offre ses colonnes aux ravisseurs de la petite plaque afin qu'ils s'y expriment leur requête au plus vite.



VILLE DE PARIS

LE PREMIER MUNICIPAL
DÉLEGUÉ DU MAIRE
POUR LE 14^e ARRONDISSEMENT
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION
D'ARRONDISSEMENT

Paris, le 24 Avril 1979

Madame, Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que par mesure de sécurité générale et après la décision du Conseil de Paris en date du 9 Décembre 1978, la dénumération des N° 12 rue Jonquoy des numéros de la capitale sera effectuée à partir d'aujourd'hui. Compte tenu de l'actuelle numérotation des immeubles de la rue Jonquoy (14^e arrondissement) veuillez considérer vos autres nouvelles adresses est :

14 rue Jonquoy
Vous voudrez bien ne pas vous tenir rigueur des délais administratifs et techniques qui pourraient retarder l'application de cette mesure. Veuillez agréer, Madame, Monsieur, l'assurance de nos salutations distinguées.

Le Premier Municipal chargé des affaires de ce quartier,

Philippe Gachon

M. PHILIPPE GACHON